VOYAGES

F. X. GARNEAU

VOYAGES

QUEBEC
Imprimerie de Léger Brousseau
1878

AU DOCTEUR JEAN BLANCHET

Doyen de la Faculté de Médecine à l'Université-Laval de Québec, Membre du Collége Royale des Chirurgiens de Londres.

MON CHER DOCTEUR,

Je vous prie d'agréer la dédicace du livre que j'intitule : " Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833." Je désire, par cet hommage, vous témoigner tout le cas que je fais de votre habileté et de votre dévouement à la science dans la profession laborieuse et difficile que vous exercez avec tant d'honneur pour vous-même, et tant d'avantage pour la pauvre humanité souffrante.

Les services que vous avez rendus chez le pauvre comme chez le riche,

surtout chez le pauvre, vous ont acquis depuis longtemps la reconnaissance de vos concitoyens.

En vous choisissant pour un de ses professeurs, l'Université-Laval n'a fait qu'aller au-devant du vœu public, et donner la preuve qu'elle entendait s'acquitter consciencieusement de la noble tâche qu'elle s'est imposée, celle de répandre les lumières au milieu des hommes. Si les premiers pas sont difficiles dans la carrière des lettres et des sciences, si les avantages que procure la culture de l'esprit ne sont pas toujours, dans un pays nouveau, appréciés à leur valeur par une population trop préoccupée d'intérêts matériels, il viendra un temps, sans doute, où pleine justice sera rendue à ceux qui auront fait des sacrifices pour la plus belle cause qui puisse occuper l'attention des sociétés.

C'était pour observer les résultats de la haute civilisation de l'Europe et les ouvrages de ses plus grands génies, que

je passai les mers et visitai Paris et Londres, ces deux Athènes modernes. J'étais fier, en me promenant au milieu des monuments de ces grandes capitales, d'appartenir aux nobles races qui les avaient élevés, et tout en admirant ces chefs-d'œuvre, je faisais des vœux pour que l'étranger pût un jour rendre le même témoignage à nos enfants sur les bords du majestueux Saint-Laurent.

Agréez, mon cher docteur, l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis votre dévoué serviteur et ami,

F.-X. GARNEAU.

INTRODUCTION

Mes premiers souvenirs se rattachent à des guerres ou à des voyages. J'avais à peine quatre ou cinq ans, lorsqu'un jour je vis entrer mon père triste et fatigué, d'une excursion commerciale vers le bas du Saint-Laurent, qui n'avait pas été heureuse. Il raconta à ma mère comment il avait manqué de périr, avec sa goëlette, par la faute d'un vieil ivrogne, nommé Lelièvre, qui s'était donné pour pilote. Plus tard la peinture qu'il faisait à ses amis du pays qu'il avait visité dans ces parages, encore plus sauvages et déserts alors qu'aujourd'hui, frappait vivement ma jeune imagination.

Dans le même temps, le mouvement des troupes à Québec, leurs allées et leurs venues, occasionnées par la guerre avec les Etats-Unis, fournissaient de nouvelles scènes qui m'intéressaient vivement par l'éclat bruyant du spectacle.

Cette guerre réveillait dans les cœurs les souvenirs du passé. Les vieillards aimaient à raconter les exploits de leurs pères et les épisodes de la guerre de la conquête. Mon vieil aïeul, courbé par l'âge, assis sur la galerie de sa longue maison blanche, perchée au sommet de la butte qui domine la vieille église de Saint-Augustin, nous montrait de sa main tremblante le théâtre du combat naval de l'*Atalante* avec plusieurs vaisseaux anglais, combat dont il avait été témoin

dans son enfance (*). Il aimait à raconter comment plusieurs de ses oncles avaient péri dans les luttes héroïques de cette époque, et à nous rappeler le nom des lieux où s'étaient livrés une partie des glorieux combats restés dans ses souvenirs.

Je grandissais au milieu de ces événements et de ces discours, avec le goût des voyages et de cette incessante mobilité qui forme aujourd'hui le trait caractéristique de l'habitant de l'Amérique du Nord. Si les circonstances ou la fortune ne me permettaient pas encore de parcourir ces lacs, ces fleuves grandioses que nos pères avaient découverts

(*) Ce combat se livra en 1760, vis-à-vis la Pointe-aux-Trembles.

dans le Nouveau-Monde, de visiter cette ancienne France, d'où ils venaient eux-mêmes, je me promettais bien de saisir la première occasion qui s'offrirait pour accomplir au moins une partie de mes vœux, et aller saluer le berceau de mes ancêtres sur les bords de la Seine.

Pendant mon cours de droit, une occasion me permit de satisfaire une partie de mes désirs. Je la saisis avec toute l'ardeur d'un jeune homme de 19 ans.

Je partis de Québec dans le mois d'août 1828, sur un brick de commerce, pour Saint-Jean, Nouveau-Brunswick.

Nous descendîmes le Saint-Laurent, passâmes par le Détroit de Canso, qui sépare le Cap-Breton de la Nouvelle-Ecosse, cette ancienne Acadie, dont le

berceau fut éprouvé par tant d'orages, et nous côtoyâmes cette dernière contrée, devant laquelle nous essuyâmes un grain de quelques heures, qui me donna une idée d'une tempête sur mer.

De Saint-Jean, qui n'était alors qu'un gros bourg, je me rendis à Boston sur un navire, en touchant à Portland. De Boston j'atteignis, par terre, New-York, où je séjournai deux ou trois semaines, visitant ses parcs, ses rues, ses quais, ses bibliothèques, ses théâtres, ses environs, toutes choses qui ont fait depuis lors d'immenses progrès en embellissements et en étendue. La population de New-York était alors de 200,000 âmes ; elle est aujourd'hui de 600,000. Les Etats-Unis sont destinés à devenir une Chine Occi-

dentale (*). De New-York je me dirigeai sur Buffalo, en passant par Albany, Troy, Schenectady, Utica, Rome, Syracuse et Rochester, toutes villes nées à peine et dont la plupart sont aujourd'hui considérables. Buffalo, incendiée dans la dernière guerre, ne faisait que commencer à sortir de ses cendres. J'avais devant moi les eaux du lac Erié, une de ces mers douces qu'on ne trouve point dans l'ancien monde. Je me hâtai d'arriver à la chute de Niagara, plus grandiose encore par la masse d'eau qui se jette dans un précipice d'un mille de largeur, que par la profondeur de l'abîme.

(*) En 1775 il y avait trois millions d'habitants ; cette population a doublé huit fois depuis. A ce compte il y aura, vers 1925, deux cent millions d'habitants ; mais cet accroissement se ralentira probablement.

Le pays, de Niagara à Lewiston et Toronto, incendié, comme Buffalo, dans la guerre de 1812, avait servi de théâtre à une foule de combats. On y avait élevé une colonne au général Brock sur les hauteurs de Queenston, au pied desquelles il avait été tué. Ce monument donnait à la contrée cet intérêt historique qui a tant de charme pour le voyageur. La longueur du lac Ontario, le plus petit de nos grands lacs, (60 lieues,) fait juger assez des proportions de la nature canadienne. Ces lacs, la chute de Niagara, le Saint-Laurent, son golfe, sont taillés sur le gigantesque et conviennent parfaitement à la bordure colossale qui les encadre. En effet, d'un côté, au nord, ce sont des forêts mystérieuses, dont les limites sont inconnues ;

de l'autre, à l'ouest, ce sont encore des forêts qui appartiennent au premier occupant, Anglais ou Américain ; au sud, c'est une république dont le territoire excède de beaucoup celui de toute l'Europe ; à l'est, c'est la mer, la mer brumeuse, orageuse, glacée de Terreneuve et du Labrador. L'infini semble régner sur nos frontières.

Je pensais à l'immensité de ces contrées lorsque je descendais le lac Ontario, sur lequel on fait usage du compas, pour se diriger, comme sur l'Océan. J'atteignis enfin Kingston, l'ancien Frontenac des Français, et je rentrai à Québec, après avoir parcouru une petite portion de cette Nouvelle-France d'autrefois, et cependant j'avais fait près de 700 lieues de chemin par terre et par eau.

Cette rapide excursion, dans laquelle j'avais traversé des nations à leur berceau, côtoyé des rives encore sauvages, circulé au milieu de forêts à moitié abattues, surtout entre Albany et Buffalo, forêts qui avaient abrité autrefois les barbares indigènes, ces indomptables Iroquois, dont on apercevait encore çà et là quelques fantômes décrépits, me donnait une idée vaste de l'avenir de ce nouvel empire, jeté par Champlain sur la voie du temps. Tout le monde était occupé, dans ces grands territoires, à fonder des villes, à agrandir les ports, à cultiver les campagnes, et me rappelait ces beaux passages de Fénélon : " Télémaque regardait avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante qui, ayant été nourrie par la douce rosée

de la nuit, sent, dès le matin, les rayons du soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles ; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissait la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer ; chaque jour, chaque heure, elle croissait en magnificence, et elle montrait de loin aux étrangers, qui étaient sur la mer, de nouveaux ornements d'architecture qui s'élevaient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissait des cris des ouvriers et des coups de marteaux ; les pierres étaient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animaient le peuple au travail, dès que l'aurore paraissait......

“ Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter.”

C'est au milieu de tout ce bruit que retentit sans cesse la hache du défricheur. Tout marche avec tant de rapidité, que les villes et les villages s'élèvent et changent d'aspect d'une heure à l'autre. Après avoir parcouru ainsi quelques parcelles de l'Amérique, le désir de voir l'Europe, à laquelle l'Amérique doit tout ce qu'elle est, augmentait chez moi à mesure que j'en voyais la réalisation plus probable. Enfin, cet heureux moment

arriva, et c'est le résumé de mes courses et de mes observations en France et en Angleterre, que j'ose présenter au lecteur dans l'ouvrage qui va suivre. Je ne puis prétendre enseigner rien de nouveau sur des peuples et des contrées dont les auteurs, cent fois plus habiles et plus instruits que moi, ont fait des peintures qui ne périront pas. Mais on pourra prendre quelqu'intérêt à suivre, dans ces faibles esquisses, les impressions d'un voyageur sorti d'une société où l'uniformité et l'égalité sont à peine troublées, où les traits de la civilisation ne se montrent encore que sous les formes de l'utilité, si je puis m'exprimer ainsi, et qui se trouve jeté tout à coup au milieu d'une civilisation très-avancée, très-artificielle, et où l'uniformité et l'égalité n'existent pour ainsi dire nulle part.

On aurait aimé, peut-être, à connaître mes impressions sur une société où vainqueurs et vaincus sont confondus depuis des sièles, et ne forment plus qu'une masse homogène, et mes idées sur le sort que l'avenir destine à notre race en Canada. On aurait été bien aise de savoir quelle conclusion j'avais tirée, au milieu des monuments du moyen-âge, de la fusion des races en France et en Angleterre, races dont la diversité ne consiste plus qu'en quelques vieux parchemins et quelques tombeaux gothiques, oubliés au fond des vieilles cathédrales. J'ai voulu satisfaire le lecteur à cet égard ; mais après avoir entamé ce travail, je me suis aperçu qu'il formerait une trop longue digression dans une relation de voyageur, et j'ai dû l'abandonner. J'en

ferai peut-être une œuvre spéciale quelque jour.

Dans la relation qui va suivre, je serai aussi précis que la nature du sujet le permet. J'ai fait tous mes efforts pour accomplir la tâche que je me suis imposée de manière à satisfaire le public. J'espère qu'il voudra bien m'accorder en retour sa sympathique indulgence.

Je n'ai visité, comme je l'ai dit, que l'Angleterre et une partie de la France ; mais j'ai résidé près de deux ans à Londres, et j'ai été à même d'observer bien des choses qui échappent au voyageur qui ne fait que passer.

VOYAGES

I

L'auteur s'embarque à Québec pour Londres,—Le fleuve Saint-Laurent.—Le golfe.—Banc de Terre-neuve.—Passe temps dans la traversée.—Une tempête.—Arrivée sur les côtes d'Angleterre.—Entrée dans la Tamise.—L'auteur débarque à Gravesend.—Il se rend à Londres en steamer.—Situation et statistique en cette ville.—Première promenade dans la capitale ; ses rues, ses monuments.—Whitehall.—Eglise de Westminster.—Parlement.—Rue et parc du Régent.—Théâtres.—Mad. Vestris et Liston.—Visite à M. Viger.—MM. les abbés Desjardins et de la Porte ....

L'Europe conservera toujours de grands attraits pour l'homme du Nouveau-Monde. Elle est pour lui ce que l'Orient fut jadis pour elle-même, le berceau

du génie et de la civilisation. Aussi le pèlerinage que j'entreprenais au-delà des mers avait-il, à mes yeux, quelque chose de celui qu'on entreprend en Orient, avec cette différence que là on va parcourir des contrées d'où la civilisation s'est retirée pour s'avancer vers l'Occident, et que j'allais visiter en France et en Angleterre, cet Orient de l'Américain, des pays qui sont encore au plus haut point de leur puissance et de leur gloire. Si ces contrées n'ont pas l'attrait mélancolique des ruines de la Grèce et de l'Egypte, elles ont celui qu'offre le spectacle de villes populeuses et magnifiques, assises au milieu de campagnes couvertes d'abondantes moissons. Enfin, j'allais voir défiler, sous les bronzes de Hyde-Park et de la place Vendôme, les fiers guerriers eux-mêmes dont ces monuments retracent solennellement l'histoire.

Je m'embarquai à Québec, pour Londres, dans le navire *Strathisla*, le 20 juin, 1831. Ce navire était commandé par le capitaine Bonyman, navigateur écossais, qui avait déjà fait plusieurs fois le voyage du Canada. Il y avait un autre passager à bord, le lieutenant d'artillerie Marlah ; c'était un grand jeune homme fort gai, à qui j'avais vu jouer la comédie sur nos théâtres de société avec beaucoup de facilité et d'entrain. Nous eûmes bien vite fait connaissance, comme c'est la coutume en voyage, et nous devînmes aussi bons compagnons que peuvent l'être un Français et un Anglais qui sortent du Canada.

Nous levâmes l'ancre à une heure et demie de l'après-midi, et déjà le soir nous avions passé tous les vaisseaux qui avaient mis à la voile dans la matinée.

Malgré l'habitude, on trouve toujours le spectacle qu'offrent Québec et ses environs plein de grandeur et poésie. La rivière Saint-Charles, la Pointe-Lévy, l'île d'Orléans, Beauport, les Laurentides, au milieu desquels le Saint-Laurent s'épanouit dans un vaste bassin, forment en face de la ville un tableau dont la magnificence augmente nos regrets lorsqu'il faut le quitter. En descendant, de la Pointe-Lévy à Rimousky, la rive droite du Saint-Laurent s'abaisse, le long du fleuve, presqu'au niveau de l'eau ; mais en arrière, le terrain s'élève légèrement en amphithéâtre, et dessine sur le ciel une ligne plus ou moins ondulée. La rive gauche du fleuve est formée des Laurentides, chaîne de montagnes, qui se prolonge jusqu'au Labrador. Ce sont des caps plus ou moins élevés, plus ou moins capricieux, dont le fleuve baigne le pied,

et dont le sommet et les pentes sont hérissés, sur quelques points, de maisons blanches et de clochers, entre Beauport et le Saguenay. Dès la première nuit de notre départ le vent changea et il fallut jeter l'ancre sous l'île aux Grues. N'ayant rien de mieux à faire, nous débarquâmes dans l'île le lendemain, M. Marlay, le capitaine, le pilote et moi. Nous y fûmes accueillis avec politesse par un des habitants, M. Painchaud, à qui le pilote nous présenta. C'était un cultivateur aisé qui vivait entouré de ses enfants, jeunes filles pleines de grâces qu'il avait fait élever avec soin chez les Ursulines de Québec. Rien de moins rustique que cette famille, rien de plus pittoresque que les paysages au milieu desquels s'élevait leur maison. Nous retournâmes à notre vaisseau fort contents de notre excursion.

Le vent étant revenu à l'ouest bientôt après, nous remîmes à la voile. Dès le 23, nous étions en vue de l'île déserte et sauvage d'Anticosti, que nous laissâmes derrière nous le lendemain. De Québec au Bic, espace de soixante lieues, le fleuve est hérissé ça et là d'îles et de rochers qui demandent l'attention du pilote. Quelques-uns de ces rochers portent le nom de Piliers. Je les aperçus le matin à travers la brume. Quoique peu élevés, voilés comme ils l'étaient par les brouillards, qui n'en laissaient paraître que quelques points noirs et alongés vers le ciel, ils formaient un effet de perspective très pittoresque. Plus on descend le Saint-Laurent plus ce fleuve en impose par sa majestueuse grandeur, (il a vingt lieues de large à son embouchure,) et par la silencieuse solennité de ses rives. Ces rives conservaient encore depuis la Malbaie et le Bic en descendant

l'aspect sauvage et abandonné qu'elles avaient du temps de Jacques Cartier. Elles sont abruptes et élevées, et l'on aperçoit, dans le lointain, derrière celle du sud, les Chick-Saws, montagnes dont quelques sommets atteignent une hauteur de 4000 pieds. Le golfe par lequel le fleuve se jette dans la mer, a près de cent cinquante lieues de longueur sur cent de largeur. Il contient des îles qui formeraient des provinces. L'île d'Anticosti a cinquante lieues de longueur. Les îles réunies du Prince Edouard occupent presqu'autant de place, et Terreneuve et le Cap-Breton, sont comme les colonnes de ce grand vestibule, en face de l'Atlantique.

Le 25, nous fûmes jetés, par un vent très-frais, dans une des baies de Terreneuve, celle de Saint-George ; nous pûmes cependant nous en éloigner.

Nous doublâmes le Cap-Ray, au sud de cette baie, en compagnie du brick le *Francis*, pour entrer bientôt en plein océan. Le 27, nous passions devant l'île de Miquelon, qui rappela de tristes souvenirs à nos matelots. C'était sur les récifs de ce rocher qu'avait eu lieu, quelques années auparavant, l'affreux naufrage du *Fullwood*, dans lequel avait péri le nommé Martinicio, l'un de nos concitoyens. Le capitaine nous montrait de la main ces noirs récifs où blanchissait la mer.

Le vent nous fut propice jusqu'au 4 juillet. Nous passions les journées à causer, à lire, à regarder les aspects toujours changeants des terres, tant que nous en eûmes sous les yeux, et les soirées à faire la partie de whist. Je parcourais au milieu de nos loisirs quelques livres que j'avais mis dans mes

malles. C'était surtout des livres anglais, afin de me familiariser plus que je ne l'étais avec la langue de l'un des pays que j'allais visiter. C'étaient Byron, Prior et Newton, ce prince de l'astronomie. C'est sur l'océan que le mécanisme de l'univers paraît immense, et qu'il est nécessaire de le connaître pour retrouver sa route. En effet, sur la mer l'on erre comme au milieu du vide ; l'on flotte sur l'abîme, pour nous servir des termes de l'Ecriture. Dans un beau jour, rien de plus doux, de plus suave, de plus gracieux que l'océan ; dans un jour de tempête, rien qui offre plus l'image de la colère de Celui qui est parce qu'il est.

Byron a fait de beaux vers sur la mer, sur cet océan dont il était lui-même si épris, et dont les dangers anoblissaient à ses yeux la carrière indépendante du pirate. Il donne au forban une physio-

nomie romantique. A côté du corsaire, ses gros et révérends ministres de village deviennent des personnages fort égoïstes et fort ridicules. Byron est à plus d'un titre le Voltaire romanisé du 19e siècle. Il ne démolit pas en faisant rire, mais en enivrant d'héroïsme et de liberté.

Ici M. Garneau cite une quarantaine de vers de Byron, puis il ajoute :

Ce chant me fait penser à la vie aventureuse et romanesque de nos anciens voyageurs. Quelle source de poésie que les courses et les découvertes de ces braves chasseurs, qui, s'enfonçant dans les solitudes inconnues du Nouveau-Monde, bravaient les tribus barbares qui erraient dans les forêts et les savanes, sur les fleuves et les lacs de ce continent encore sans cité et sans civilisation. Un jour sans doute, l'imagination des Français marchant sur les traces de

Châteaubriand dans son beau poème d'Atala, s'emparera de ce nouveau champ, comme a déjà commencé à le faire le romancier américain Cooper avec tant de succès. Ce champ nous appartient bien plus légitimement qu'à nos voisins.

Lorsque je quittais Byron pour prendre Prior, il me semblait que je quittais l'Orient pour l'Angleterre du 18e siècle, de ce siècle des perruques à boudins et des culottes courtes. Je ne voyais dans le poème de Salomon de Prior, rien des sentiments et du coloris d'une civilisation antique et orientale. Byron savait bien mieux chanter la fille de Jephthé ou la harpe de David. Salomon prend sous le pinceau de Prior des formes et des idées beaucoup trop modernes. Prior n'était bien à lui que lorsqu'il s'emportait contre les Français ; le feu qui l'animait le rendait alors plus facile et plus naturel.

Nous nous trouvâmes hientôt sur une portion de l'océan qui a largement contribué à la nourriture de l'homme depuis trois siècles, les bancs de Terre-neuve. Ces bancs qui commencent aux côtes du Labrador et s'étendent vers le sud, sont couverts de trente à quarante brasses d'eau. Des miliers de barques en parsèment la surface dans la saison convenable pour la pêche de la morue. Cette pêche a commencé immédiatement après la découverte de l'Amérique, et le nombre des pêcheurs était déjà si grand en 1500, qu'on pourrait croire qu'ils avaient devancé Colomb dans ces mers.

Nous avions traversé à peine ces bancs poissonneux, lorsque le 4 juillet s'ouvrit avec un ciel couvert et tous les signes d'une journée orageuse. En effet, une tempête furieuse s'éleva dans la matinée. Tous les matelots montèrent dans les

mâts, toutes les voiles hautes furent serrées, tous les ris furent pris dans les voiles basses, au bruit toujours croissant des flots et de la bourrasque. Pendant ce temps-là, le vaisseau couché sur le côté glissait ou plutôt plongeait et se relevait avec la légèreté du daim sur les immenses vagues de l'océan, qui, en se brisant sur les flancs, déferlaient sans cesse avec fracas sur son pont. Lorsque nous étions sur la cime des vagues, un large ravin s'ouvrait devant nous comme pour nous engloutir, et puis tout à coup les ondes semblaient céder sous le poids du navire, qui fendait l'écume tremblante en laissant un long sillon tourbillonnant derrière lui, et nous nous retrouvions bientôt sur une nouvelle cime écumeuse en face d'un nouvel abîme. En même temps, le vent passait sans cesse dans nos agrès avec ce sifflement aïgu qui ressemble beaucoup à celui d'un boulet lancé par une pièce

d'artillerie. Le matelot est silencieux sur mer, surtout en ces moments-là ; on n'entendait, de temps à antre, que la voix du capitaine ou du second donnant des ordres.

Enveloppé dans mon manteau, appuyé sur un des sabords de la poupe, près du timonier, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'intelligence courageuse de l'homme dans une pareille lutte. Nulle part elle ne me paraît plus imposairte, si on la compare avec la puissance des éléments qu'elle a à combattre.

Le vent souffla ainsi avec violence jusqu'au lendemain à 4 heures de l'après-midi, qu'il tourna au nord-ouest en se calmant presque tout-à-fait, sans que notre navire cessât pour cela d'être agité ; car n'étant plus soulevé par le vent, il roulait maintenant sur la mer de manière

que les flots couvraient tantôt un côté du pont, tantôt l'autre, tandis que les voiles et les manœuvres pendantes battaient les mâts. Nous restâmes ainsi je ne sais combien de temps. Enfin la mer reprit peu à peu son assiette ordinaire, nous rajustâmes notre gréement, et la brise s'élevant, nous pûmes continuer notre route.

La rapidité de notre marche nous fit bien vite oublier ces petits désagréments, qui sont les événements dramatiques du touriste, et, le 11, nous entrions déjà dans la Manche. Là le vent devint capricieux ; nous allions d'un côté et de l'autre. Nous passâmes deux vaisseaux de guerre russes et une frégate, portant pavillon blanc avec croix de Saint-André dedans. Un peu plus tard nous apercevions les côtes d'Angleterre, près de Plymouth. A la vue de cette fière Albion, toute l'histoire

de son passé se déroulait dans ma mémoire, et me rappelait les grands événements qui avaient illustré les lieux dont nous nous approchions. Plus loin, devant Portsmouth, nous trouvâmes trois vaisseaux de ligne, trois soixante-quatorze, et quatre frégates en croisière vigilante, les yeux fixés sur cette France révolutionnaire, qui venait encore de jeter un troisième trône aux quatre vents du ciel. Le 15, vers le soir, nous étions devant Portland. Nous avions été abordés, dans la journée, par des pêcheurs, qui nous avaient vendu des huîtres et des crabes que nous trouvâmes excellents.

Nous laissâmes, dans la nuit, avec une grande brise de sud-ouest, l'île de Wight derrière nous, et le lendemain nous passions devant les côtes de Hastings. A ce nom, je me rappelai la fameuse bataille de l'an de grâce 1066, et je crus voir

briller en l'air cette épée dont parle Thierry : " Un normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite ; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : Dieu aide ! Dieu aide ! "

A Dungeness, nous prîmes un pilote nommé Wood. C'était un homme mince, haut de six pieds au moins, et qui avait un peu l'air américain. Pour être pilote en Angleterre, me disait-il, il faut servir sept ans à bord d'un bâtiment, être capitaine un an ou second deux ans ; cette épreuve ne lui paraissait pas trop longue. A huit heures du soir, le 16, nous passions sous le château de Douvres, qui couronne les hauteurs blanchâtres

et crayeuses de cette ville, et un peu plus tard nous jetions l'ancre à Downes, à l'entrée de la Tamise.

Nous la relevons le lendemain à huit heures du matin pour remonter le fleuve. Nous voyons les villes et les villages se succéder sans cesse sur les deux rives à mesure que nous avançons. Ici, c'est Margate, petite ville qui me paraît assez jolie ; là c'est Sheerness, où se trouve l'un des plus grands chantiers de construction de la marine royale. Plus haut, de l'autre côté de la Tamise, au fond d'une baie, c'est Rochford ; plus haut encore, c'est Gravesend, Greenwich, etc. Sur la rivière Medway, qui tombe dans la Tamise, s'élève Chatham, fameux par ses chantiers de construction qui occupent 3 ou 4000 ouvriers. Cette ville est fortifiée et possède un arsenal et des magasins considérables remplis de cor-

dages, de chanvre, de lin, de goudron, de résine et d'armes de toutes sortes pour la marine, tels que canons, fusils, sabres, boulets, etc. On voit dans la distance les immenses toits pointus qui couvrent les vaisseaux laissés sur les chantiers jusqu'à ce que les besoins de la guerre obligent de les armer. Nous passons devant Deal le 17 au matin, et nous jetons l'ancre encore une fois le lendemain au-dessus de Nore, vis-à-vis de Sheerness.

La Tamise si étroite en comparaison de nos fleuves américains, est profonde pour sa largeur, et les plus gros vaisseaux peuvent la remonter jusqu'à Londres. Elle était couverte de navires et d'embarcations de toutes sortes, au milieu desquels couraient dans tous les sens une multitude de bateaux à vapeur qui lançaient dans les airs des colonnes de fumée.

Nous débarquons, M. Marlay, et moi, le 19 à Gravesend, où nous passons la nuit. J'avais hâte de mettre le pied sur cette vieille terre d'Europe. Gravesend est une jolie ville, entourée de promenades champêtres, à dix lieues de Londres. Nous parcourûmes les rues et les places publiques jusqu'au soir. Les rues plus étroites que larges et bâties en briques étaient encombrées sur plusieurs points d'une population qui sentait son marin d'une lieue à la ronde. Cette population a quelque chose d'amphibie comme celle des villes maritimes. Les bateliers, comme ceux de Londres, sont des gaillards courts mais épais, qui conduisent leurs petites barques fort légères avec une adresse et une souplesse qui font plaisir à voir. Ce sont des flettes à fond plat de quelques pieds de longueur, qu'un seul homme dirige avec un aviron dans chaque main.

On ne cessait point de voir passer sur la Tamise des navires, des steamers, et des embarcations de tous genres.

Nous montâmes le lendemain matin, à 9 heures, sur le vapeur le *Pearl*, pour Londres, où nous arrivâmes à une heure. La capitale nous fut annoncée plusieurs milles à l'avance par les deux rangées de navires de cinq ou six de profondeur qui se pressent le long des deux rives, et qui sont couverts de pavillons de toutes les nations. Il ne reste au milieu du fleuve qu'un étroit passage pour les vaisseaux qui entrent et qui sortent. Nous remontâmes ce passage jusque dans le voisinage du Pont de Londres, en démêlant au milieu des mâts de vaisseaux, dans la profondeur, les longues cheminées de brique des usines qui couvrent le rivage, et à notre droite la Tour-Blanche avec ses quatre tourelles,

élevée par Guillaume-le-Conquérant, puis la Douane, superbe édifice dont je parlerai plus tard, élevée en face du fleuve. En mettant le pied à terre, nous fûmes assaillis par une foule de porteurs et de *coachmen*, qui saisirent, l'un un porte-manteau, l'autre un sac de nuit, et nous fûmes plutôt portés que nous ne montâmes dans une voiture, et nous nous dirigeâmes vers le *Turks Head Coffee House*, hôtel du Strand, où mon compagnon de voyage avait coutume de descendre lorsqu'il visitait la capitale, pendant son cours à l'école militaire de Woolwich.

Nous défilâmes je ne sais combien de rues plus ou moins longues, plus ou moins étroites, bordées de maisons et de magasins très-élevés en brique brunie par la fumée et par le temps. Une foule pressée de cabriolets, de grosses charrettes

bardées de fer, tirées par quatre énormes chevaux, qui semblaient hors de proportion avec les étroites issues qu'ils fréquentaient, nous obligeaient souvent de ralentir la marche et de serrer les maisons. Dans *Fleet Street*, quoique la voie s'élargit, les voitures et les passants augmentant sans cesse, ne laissaient guère plus d'espace. Je pus jeter en passant un coup d'œil sur l'Hôtel du Maire, la Banque et l'église St. Paul. Plus bas, nous passâmes sous une porte, reste des anciennes fortifications, et nous atteignîmes enfin le *Strand*, intermédiaire entre la partie est de Londres, ou le quartier des affaires, et la partie ouest, ou le quartier de la noblesse et des rentiers.

Le Strand est une position centrale bien choisie pour l'étranger qui veut voir Londres et qui n'a pas grand temps à perdre.

Lorsque nous eûmes retenu nos chambres et rajusté notre toilette, nous nous fîmes servir le *lunch*. Dans les hôtels de Londres, comme dans ceux du reste de l'Angleterre, les salles à manger sont garnies de petites tables pour une ou plusieurs personnes, que l'on sert à la carte. Nous goutâmes au rosbif froid et au vin de Madère, que nous trouvâmes excellents, puis je m'occupai du programme de mes courses dans la grande capitale. Londres était alors une ville d'un million six cent mille âmes à peu près. Cette population, qui atteint aujourd'hui le chiffre de 2,250,000 âmes, occupait un espace, jusqu'aux limites extrêmes des faubourgs, d'environ douze milles carrés ; mais la masse solide des maisons n'occupait guère plus de six milles sur quatre. La ville entière pouvait renfermer 250,000 maisons, bâties sur 7 à 8,000 rues, ruelles, cours ou jardins

répandus des deux côtés de la Tamise, mais les deux tiers au moins sur la rive gauche, avec tous les grands monuments.

Puis l'auteur fait une description assez détaillée de Londres, de ses rues, de ses monuments, et en particulier de Whitehall et de Westminster.

C'est un peu plus bas sur la même rue, que se trouve la magnifique église de Westminster. J'y suis allé plusieurs fois pendant mon séjour à Londres. Quoique je n'en aie visité l'intérieur, pour la première fois, que trois ou quatre jours après mon arrivée, je vais réunir ici tout ce que j'en ai à dire.

L'église de Westminster est une église gothique en forme de croix, bâtie, pour la première fois, par saint Edouard-le-Confesseur, et consacrée au culte catholique en 1065. Guillaume-le-Conquérant voulut y être couronné l'année suivante, et son

exemple a été suivi depuis par ses successeurs. Elle a subi bien des vicissitudes. Détériorée par le temps, en partie incendiée, elle fut reconstruite presqu'entièrement à diverses époques telle que nous la voyons aujourd'hui. Les Normands trouvant l'architecture des Saxons trop simple, l'embellirent et lui donnèrent la magnificence et la richesse qui distinguent les monuments de cette nation. Henri VII fit bâtir, au bout du chœur, en dehors, la chapelle qui porte son nom et qui fut dédiée à la Vierge. C'est l'un des plus beaux morceaux d'architecture gothique de l'Europe, achevé dans le style le plus fleuri, le plus léger et le plus élégant. Guillaume et Marie firent réparer l'église de Westminster par le célèbre architecte sir Christopher Wren, et achever les tours alors d'inégale hauteur.

Les contreforts, les clochetons, les vitraux et les sculptures multipliées et fantastiques tant intérieures qu'extérieures de la chapelle de Henri VII, donnent une haute idée de l'esprit inventif et original des architectes du moyen-âge. Si le style gothique n'a point la simplicité et l'élégance classique du style grec, on ne peut lui refuser la grandeur et la richesse. " C'est, dit un auteur, sous le règne de Philippe-Auguste, que s'introduisit en Europe le style sarrasin, improprement appelé gothique, lequel fit oublier le style grec introduit par les Romains. Son caractère consiste dans les formes sveltes d'une extrême légèreté des colonnes groupées avec chapitaux mesquins, d'où partent des nervures qui, comme les branches d'un arbre, se déployent en dessinant les arêtes des voûtes angulaires ou ogivales."

L'église de Cantorbéry, dont je parlerai ailleurs, est aussi spacieuse que l'église de Westminster, mais celle-ci l'emporte par l'intérêt qui se rattache à son histoire. L'église de Westminster a 360 pieds de longueur, la chapelle de Henri VII n comprise, et 200 pieds de largeur, dans le transept. Les tours ont 225 pieds d'élévation. La nef, très-haute, puisque la voûte est à 101 pieds du pavé, est supportée par d'immenses piliers de pierre qui s'élèvent dans les airs en faisceaux de colonnettes, se joignent pour soutenir les galeries suspendues vers leur somm se divisent une seconde fois au-dessus de ces galeries, et atteignent enfin la voûte, où elles se perdent en belles nervures blanches. L'édifice a trois rangées de fenêtres, deux de forme ogivale, et celle du milieu de forme circulaire. A l'extérieur les contreforts massifs qui s'élèvent jusqu'au toît, les pinacles élancés qui les

surmontent, les arches aigües, les fenêtres chargées, dans leurs divisions, d'ornements de pierre taillés en dentelle, les rosaces de verre teint représentant les personnages de l'Ecriture, tout contribue à la grandeur et à l'infinie variété des détails de la basilique. A l'intérieur, rien de plus imposant et de plus majestueux. Lorsque, du derrière de l'église, on jette la vue dans la nef bordée de ses hauts piliers, sur la voûte qui semble s'élever vers le ciel, dans l'abside, au fond du chœur, voilé d'une demi-obscurité, l'on éprouve je ne sais quoi qui rappelle l'immensité. Les arcades ogivales, les galeries de pierre brodées à jour, les riches sculptures des chapelles, les souvenirs qui assaillent à chaque pas la mémoire dans ces vieilles basiliques, tout avait pour moi le charme à la fois de la nouveauté et de l'antique, nouveauté par l'impression, ce style

n'existant pas encore en Canada, antique par le souvenir. L'effet de l'ensemble était encore augmenté par les belles peintures des fenêtres, qui revêtaient pour ainsi dire la lumière du langage de l'Ecriture.

La nef et les murs de la chapelle de Henri VII sont ornés d'un grand nombre de statues d'anges, de saints, de martyrs, de patriarches. Des stalles et des pupîtres de chêne richement sculptés et portant les armes des chevaliers du Bain, règnent de chaque côté. C'est dans cette chapelle que ces chevaliers reçoivent l'investiture, et qu'au-dessus des dais de chaque stalle sont rangés l'épée et le casque du chevalier avec sa bannière déployée. C'est dans la chapelle d'Edouard-le-Confesseur que l'on conserve le fauteuil de chêne qui servait, car j'ignore s'il sert encore, aux rois d'Angleterre le jour

de leur couronnement. Il fut apporté d'Ecosse par le roi Edouard en 1297. On disait autrefois que ce fauteuil renfermait la pierre sur laquelle Jacob reposait sa tête dans la nuit qu'il lutta avec l'ange. Ne pas croire à cela, c'était se rendre coupable de trahison et d'incrédulité religieuse. Aujourd'hui, l'on est moins exigeant.

L'église de Westminster est remplie de monuments élevés aux princes et aux grands hommes de l'Angleterre.

Les tombeaux des princes sont dans la chapelle de saint Edouard ou dans celle de Henri VII. Dans la chapelle de saint Edouard reposent les restes de ce saint, mort en 1066 et canonisé en 1269 ; ceux de Henri III, Edouard I, Henri V, Edouard III, Richard II, Edouard V et son frère, assassinés à la Tour par ordre

de leur oncle Richard III, Edouard VI et plusieurs autres princes et princesses, Sur une des tombes on lit en vieux normand : ***Ici gist Aleonor, Jadis Reyne d'Angleterre, femme à Rex Edward Fiz.*** Dans la chapelle de Henri VII dorment, dans leurs magnifiques mausolées ce prince lui-même, Charles II, Guillaume III, la reine Anne, George II, Elizabeth, Jacques I. Je remarquai au milieu de ces cendres royales le tombeau du duc de Montpensier, mort à Londres en 1807, à l'âge de 31 ans. Il était frère du duc d'Orléans, depuis roi des Français. On trouve encore dans Westminster les effigies en cire de la reine Elizabeth, du roi Guillaume, des reines Marie et Anne, couvertes des habits portés par ces souverains le jour de leur couronnement. L'effigie de lord Chatham et surtout celle de Nelson, couverte de ses décorations et de l'uniforme qu'il portait,

excepté l'habit, le jour de la bataille de Trafalgar, brillent au milieu de cet aréopage de rois.

C'est avec des sentiments de profonde vénération que je parcourais à pas lents cette cité funèbre de rois et de héros, Je venais de troubler des cendres qui avaient fait honneur à la race de nos pères, à la race de ces normands dont les inscriptions françaises ou latines ornent les tombeaux d'un autre âge dans tant de cathédrales anglaises ; quand je passais près de leurs cendres, il me semblait que j'errais au milieu des grands hommes de ma patrie, et que si je tenais à l'Angleterre par des événements douloureux, je trouvais une espèce de compensation dans ces princes et ces chevaliers normands, cuirassés et couchés sur leurs tombes. au milieu des sou-

venirs glorieux qui resteront toujours l'héritage de leur nation.

Des souvenirs d'un genre non moins glorieux pour l'homme m'attendaient dans une autre partie de l'édifice. J'arrivais à ce qu'on appelle le "Coin des Poètes," qui se trouve dans le transept du sud-ouest. Quelle réunion de génies de tous les genres ! Si leurs cendres occupent à peine un espace de quelques pas, leur renommée remplit le monde. Ici c'est Shakespeare, Dryden, Cowley, Chaucer, Ben Johnson, Butler ; là Milton, le sublime Milton, Gray, Prior, Thompson, l'auteur des Saisons, Goldsmith, Handel, Casaubon, Garrick et tant d'autres poètes, historiens philosophes, tragédiens. Plus loin, c'est Newton, Isaac Watts, Paoli, Fox, tombant dans les bras de la liberté, Londonderry, Grattan, Canning, "*who*, dit Byron, *is*

a genius, almost a universal one, an orator, a wit, a poet and a statesman." Une belle statue de Chatham, en marbre blanc, est placée dans un endroit élevé du transept du nord. Le grand ministre est représenté dans l'attitude de l'orateur, le bras étendu en avant. Je ne sais combien d'heures j'ai passé pendant mon séjour à Londres au milieu de ces monuments élevés à la puissance, au génie et à la gloire. Jamais l'Angleterre ne me paraissait plus grande que dans ces moments-là.

Westminster renferme encore les cendres du général Wolfe. Ce général est représenté sur le monument que le parlement lui a fait élever, s'affaissant dans les bras d'un grenadier et portant la main sur sa blessure, comme on le voit dans les estampes. Le major André, le vicomte Howe, tué le 5 juillet 1758.

près de Carillon, sur le lac George, Philippe de Sausmarez, sir Peter Warren, y ont aussi leurs tombeaux.

Ce fut avec peine que je m'arrachai de la noble basilique, où tantôt j'admirais l'art de l'architecte au milieu des nefs et des piliers qui jaillissent, pour ainsi dire, dans les airs, et tantôt je me délectais dans les sentiments qu'inspirent les restes des grands hommes qui y reposent. Je sortis de Westminster en applaudissant à l'idée qui avait fait réunir les princes de la pensée aux princes de la terre, et déposer leurs cendres dans un monument commun élevé à celui qui éclaire et agrandit les nations quand il lui plaît, en leur léguant des hommes dont les noms ne périssent pas.

L'abbaye de Westminster, où siégait le parlement, était près de l'Eglise, au

delà de la rue. On voyait, en y allant, la statue de Canning. On ne pouvait mieux faire que d'élever l'image de cet homme d'état en face de la chambre où il avait fait entendre si souvent sa voix persuasive et éloquente. L'abbaye a été détruite depuis par un incendie. C'était un vaste édifice gothique. qui n'avait rien de remarquable que son étendue. La salle qui servait aux séances des communes était fort ordinaire. Elle était même petite pour le nombre des membres qui y siégeaient. Lorsqu'ils étaient tous présents, comme je les y ai vus quelquefois, ils paraissaient serrés les uns contre les autres, en s'élevant par gradins, en amphythéâtre, jusqu'à la muraille.

Chacun connaît le rôle que le parlement a joué dans l'histoire de l'Angleterre. Aujourd'hui la chambre des lords, en sa qualité de corps privilégié, n'a pour

ainsi dire qu'un ministère d'opposition, de conservation à remplir en face de la chambre des communes qui est le grand organe du peuple. Ce n'est pas dans son enceinte conséquemment que l'expression des besoins populaires se fait entendre avec le plus d'ardeur, et que l'initiative, à proprement parler, a lieu. C'est dans la chambre élective, le corps représentatif le plus puissant après le congrès américain. J'avais hâte de pénétrer dans son enceinte et d'assister à ses délibérations. Mon imagination, parcourant le passé, semblait y voir renaître ses grands orateurs et ses grands hommes d'état, les Pitt, les Fox, les Sheridan, et tant d'autres hommes illustres, qui feront toujours la gloire de l'Angleterre. Le temps était propice pour voir fonctionner ce grand corps. On était dans toute la chaleur des discussions sur le bill de réforme.

Lorsque j'assistai la première fois aux communes, je fus un peu désappointé. Je trouvai une grande et longue salle garnie de bancs, à l'extrémité de laquelle était le fauteuil du président ; les bancs étaient occupés par quatre ou cinq cents membres, couverts de leurs manteaux et de leurs chapeaux comme s'ils avaient été sur une place publique. Le président et les secrétaires seuls portaient la robe de soie et la perruque sacramentale de laine grise à deux ou trois boudins.

J'ai assisté bien des fois aux séances des communes. J'ai entendu parler O'Connell, lord John Russell, Stanley, sir Robert Peel, Sheel, Hume, Roebuck et tant d'autres orateurs plus ou moins éminents. En entendant parler O'Connell on reconnaissait aussitôt l'orateur dont la parole est inspirée. Les idées, la voix, le geste, tout chez lui dénotait

l'homme de génie. Lord John Russell était moins favorisé de la nature ; on voyait qu'il travaillait plus pour trouver et exprimer ses pensées ; sa voix avait moins d'éclat, ses pensées venaient plus lentement, ses raisonnements se développaient avec plus de difficulté. Il ne faut pas oublier cependant que, dans sa position, il était obligé de peser plus ses paroles qu'un autre membre. Hume et Roebuck sont aussi des orateurs d'un grand mérite. J'ai eu occasion en différentes circonstances d'assister à des assemblées publiques, à Exeter Hall et ailleurs, et d'entendre un grand nombre d'anglais. En général leur voix n'est pas sonore et éclatante comme celle des Français. Cela tient peut-être à la langue et à la nature du climat brumeux du pays une grande partie de l'année, mais leur éloquence annonce un peuple pratique et d'une grande expérience. On y est

toujours en garde contre les écarts de l'imagination. D'ailleurs, l'opposition constante qui y existe oblige d'employer une logique sévère et de s'appuyer constamment sur les faits. Avec un pareil système l'homme de génie seul peut revêtir les faits et les principes de cette grande éloquence qui marque un homme et un siècle.

L'auteur poursuit le récit de son itinéraire à travers la grande cité, qu'il n'interrompt un instant que pour raconter ce qui suit :

En me levant le lendemain, je résolus de diriger mes pas vers la cité, le centre du commerce et des grandes opérations financières, le siége de l'antique municipalité de Londres, le berceau en un mot de cette vaste capitale. Je voulais présenter en même temps mes hommages à l'envoyé de notre chambre d'assemblée, M. Viger, qui logeait près de l'église de

Saint-Paul, et faire usage d'une lettre que M. Desjardins, chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec, m'avait donnée pour M. l'abbé de la Porte. Mais je ne pus voir M. de la Porte qu'à mon retour de Paris. M. Desjardins était un ancien prêtre français réfugié en Canada depuis longues années. Il écrivait à son vieil ami : "Tous nos messieurs (du clergé de Québec) vous saluent cordialement. Mgr. Lartigue est ici pour sa santé qui semble décliner ; la mienne se soutient passablement. Toutes nos saintes prient pour vous et notre vieille France."

La vieille France était toujours le rêve de ces bons ecclésiastiques du siècle passé.

L'abbé de la Porte connaissait le Canada par ses relations avec lui. Les ecclésiastiques français sont presque les

seuls de leur nation qui aient conservé quelque souvenir pour les hommes de leur race dans le Nouveau-Monde. Les liens de la religion durent longtemps, et il faut dire à l'honneur de l'Eglise que ses ministres ne nous ont pas encore complètement oubliés.

M. Marlay, qui partait pour la province, voulut bien m'accompagner jusqu'à la porte du London Coffee House, Ludgate Hill, où j'allais trouver M. Viger. Là, nous nous dîmes adieu pour ne plus nous revoir qu'une fois en passant. J'ignore si la fortune l'a plus favorisé que moi. Le voyage est bien l'image de la vie, où les hommes font quelques pas ensemble et se quittent ensuite pour jamais.

J'entrai chez M. Viger que je ne connaissais encore pour ainsi dire que de réputation. Il me reçut avec cette affable

politesse qui distingue les hommes de l'ancienne société française, et qui s'efface tous les jours de nos mœurs sous le frottement du republicanisme et de l'anglification. Nous parlâmes du Canada, de l'Angleterre et de mon voyage ; et je me retirai fort satisfait de ma réception sans que ni lui ni moi, sans doute, nous eussions le pressentiment que je lui servirais bientôt de secrétaire, et que je travaillerais près de deux ans tête à tête avec lui.

En sortant de chez M. Viger, je me dirigeai vers l'église de Saint-Paul.

L'auteur nous parle de cette église, puis des Banques, de la Bourse, de l'Hôtel-de-Ville, de la Tour, des Clubs, des Musées, des Colléges, des Parcs, de l'organisation municipale et judiciaire de Londres, de la constitution anglaise, etc., et résume ainsi ses observations :

Londres est la plus grande ville de

l'Europe, et la première métropole de la liberté et de l'industrie. C'est là où la liberté est la mieux assise et où l'industrie est la plus vaste et la plus riche. Le sénat et le commerce forment la base de la puissance anglaise.

Après avoir étudié quelque temps sa physionomie physique, ses rues, ses monuments, son commerce, je me mis à considérer la population et l'organisation sociale de cette grande nation. Une chose me frappait sans cesse, c'était l'alliance de la liberté et du privilége, du républicanisme et de la royauté. Je cherchais à comparer cette organisation avec l'organisation américaine, c'est-à-dire, avec celle des Etats-Unis, car l'organisation coloniale est une chose exceptionnelle dont la durée est pour ainsi dire fixée d'avance, et dont le terme marche avec le chiffre de la population. Prenant les

choses pour ce qu'elles étaient dans le moment, je finis par me convaincre que les deux pays avaient fondé leur constitution sur des faits réels et non sur des théories imaginaires, d'où provenait leur stabilité. Je voyais devant moi une royauté, une aristocratie et une plèbe dont les fortes racines remontaient à l'origine de la nation. L'aristocratie était puissante et considérée, le peuple nombreux et soumis, le roi regardé comme essentiel au maintien des boulevards qui servent de protection à ces deux grandes et seules divisions de la nation.

L'aristocratie, par ses souvenirs historiques et ses richesses, exerce un empire immense sur les idées, ou plutôt elle se considère et elle est presque considérée par le peuple comme une puissance qui ne pourrait être renversée que par le renversement de la nation elle-même.

Elle est d'ailleurs si sage et si éclairée qu'elle ne s'expose jamais inutilement. Elle connaît la fragilité des choses humaines : elle sait que tout passe avec le temps. Elle ne s'oppose donc point aux progrès des choses et des idées. Elle s'étudie seulement à y prendre part de manière à faire rejaillir sur elle-même la plus grande partie de l'illustration personnelle qui en résulte ; elle vote dans la législature pour les améliorations en toute chose, et ouvre ses rangs avec habileté au guerrier, au savant, au marchand heureux qui se distinguent, connaissant l'influence profonde qu'exercent sur les masses la bravoure, le génie et l'éclat, moins noble si l'on veut, mais non moins réel de l'or. Elle renouvelle par là sa force et son prestige. Enfin, en consentant à discuter dans le parlement toutes les questions qu'on y traite avec les mandataires du peuple, et en s'y

soumettant comme lui lorsqu'elles ont été adoptées par les deux parties et sanctionnées par l'arbitre snprême, le roi, elle ne semble plus qu'excer un droit naturel. On oublie que c'est une petite classe d'hommes qui a le privilége de balancer la volonté générale, et que c'est le peuple lui-même qui entretient à la sueur de son front la source des richesses colossales qui la rendent si fière et si brillante dans ses domaines.

Sa soumission aux décrets du parlement et son respect pour la liberté de la parole sur la place publique, où souvent elle fait entendre la sienne au milieu des tribuns du peuple, font oublier son orgueil et son exclusion au foyer domestique de ses châteaux. Hors de la tribune, il n'y a plus en effet d'alliance et de communication entre la noblesse et la roture. Le rempart du moyen-âge semble

encore subsister dans toute sa force pour diviser les deux classes ; mais le sens calculateur du peuple anglais ferme les yeux sur cette faiblesse humaine.

Voilà les réflexions que je faisais quand je passais du parlement à la place publique, de la place publique aux riches quartiers de la noblesse, et des riches quartiers de la noblesse aux quartiers plus sombres et plus sales du peuple dans la métropole de l'Angleterre.

La noblesse occupe une aussi grande place dans l'organisation sociale de ce pays que dans celle de l'Europe féodale. Si elle est presque descendue au rang de la bourgeoisie en France, elle se maintient en Angleterre aussi forte et aussi puissante qu'en Russie. En se conformant aux idées du peuple, elle a su maintenir sa position du moyen-âge. Ses ducs, ses

comtes, ses barons sont aussi fiers que ceux de l'Allemagne, et leurs écussons n'en brillent pas moins dans leurs châteaux et sur leurs équipages de Londres.

Le contraste qui existe entre la société en Europe et la société en Amérique, et qui me frappait sans cesse, se trouve surtout dans cette classification des rangs. Nos souvenirs dans le Nouveau-Monde ne sont que d'hier, et comme les colons n'appartenaient qu'à une classe d'Européens, il n'y a pour ainsi dire qu'une classe d'hommes. Une chose conséquemment qui doit frapper beaucoup l'Américain en Europe, c'est la diversité des rangs et la soumission constante des classes inférieures aux classes supérieures, c'est-à-dire, à l'aristocratie et aux rois. Depuis une suite de siècles les mêmes familles voient la nation entière répandre ses

sueurs et son sang pour les soutenir dans le luxe et le haut rang où elles sont placées, et se soumettre à leur domination comme par une fatalité inévitable.

L'organisation sociale de l'Angleterre, comme du reste de l'Europe, tient, comme je l'ai dit, aux bases de la société elle-même. Le monarque, la noblesse ont leur racine dans le temps. Les grands souvenirs historiques de la nation se personnifient dans le roi, les ducs, les comtes, les barons. Vous ne pouvez faire un pas sans que le sol vous rappelle un événement auquel se rattache le souvenir d'un nom féodal. Guerres de conquêtes, luttes civiles, le prince, le noble y jouent un rôle dominateur. L'esprit de la nation en est tout imprégné, et le peuple y est si bien fait qu'il regarde la royauté et la noblesse comme partie intégrante et nécessaire du tout. L'homme de

l'Amérique du Nord, quoique accoutumé au nom de ces deux véritables puissances au delà des mers, trouverait cette organisation bien étrange si elle était introduite tout-à-coup dans son pays, car quoique nous dépendions d'une monarchie, notre organisation sociale n'en donne aucune idée. Rien n'est moins influent que la classe de nos seigneurs, qui devaient, dans l'esprit de Louis XIV, servir de germe à une aristocratie féodale, non pas puissante et rebelle comme celle qui existait au moyen-âge, mais fidèle et soumise come celle qu'il y avait alors en France.

Ainsi rien de surprenant en Europe que, là-même où existe la liberté, elle admette l'aristocratie, et qu'en Angleterre, par exemple, la constitution porte partout l'empreinte des rangs qui composent la nation.

III [1]

Mon départ pour Paris :—Rochester. Cantorbéry, Douvres, Calais, Boulogne, Montreuil, Abbeville, Beauvais, Beaumont-sur-Oise. Saint-Denis, Paris. —Hôtel Voltaire.—Fêtes de juillet.—Le Louvre, le Carrousel, les Tuileries et ses jardins, la Place de la Concorde et les monuments qui l'environnent. la Magdeleine..

Je voulais assister à la dernière partie des fêtes qu'on allait donner à Paris pour célébrer l'anniversaire de la révolution de l'année précédente ; mais je me mis trop tard en route comme on va le voir.

---

(1) Le Chap. II est fondu dans le Chap. précédent. (*Notes des Editeurs.*)

Pour voyager en France il faut avoir un passeport de son ambassadeur. Sans que vous vous en aperceviez, et dans un clin d'œil, son secrétaire a décrit votre personne. En ouvrant mon passeport je me trouvai ainsi dépeint : Taille 5 pieds 5 pouces anglais, âgé de 22 ans, cheveux châtains, front haut, sourcils et yeux châtains, nez moyen, menton rond, visage ovale, teint brun. Lorsque je retournai à Paris l'année suivante, mon signalement avait deux variantes ; j'avais les cheveux noirs et les yeux gris. Peut-être cela pouvait-il être attribué à l'état plus ou moins clair ou plus ou moins voilé du ciel brumeux d'Albion.

Des centaines de *stages* partent tous les jours de Londres pour toutes les parties de l'Angleterre. Ce sont de grands carrosses tirés par quatre chevaux à grandes guides, qui font ordinairement

trois lieues à l'heure. Je montai à 9 heures du matin, le 26, dans celui de Douvres. Je pris un siége à l'extérieur afin de mieux voir la campagne : nous lâchâmes nos chevaux et à trois heures de l'après-midi nous arrivions sur la Manche. Les relais sont fréquents sur la route. Le pays que nous avions traversé, accidenté ça et là, était parsemé de villes, de villages, de châteaux et de maisons de plaisance. Les champs me parurent partout magnifiques. Ils sont entrecoupés de haies vives et d'arbres dont la teinte vert foncé augmente encore les grâces du tableau. Une culture soignée, l'air de propreté et de richesse qui régnait partout, avaient pour moi d'autant plus de charme, que je venais de passer six à sept semaines sur la mer ou dans les rues enfumées de Londres.

Nous avions traversé Rochester et

Cantorbéry, Cantorbéry cette ancienne ville, dont l'archevêque est le primat de tous les prélats de l'Angleterre, et le premier pair du royaume après les princes du sang. Silencieuse et grave malgré quelques manufactures, elle me parut avoir conservé cet air épiscopal qui se répandait sur les mœurs et la civilisation, lorsque la crosse faisait trembler l'épée des princes et des nobles jusque dans les châteaux crénelés du moyen-âge. La cathédrale que je pus aller voir un instant, est à tout prendre un superbe monument gothique, dont la construction remonte à Langfranc, premier primat d'Angleterre après la conquête. Elle a 360 pieds de longueur, et la nef principale en a 80 de hauteur. Trois tours quarrées, dont deux massives à la façade, donnent à l'extérieur une apparence très imposante quoique l'une d'elles soit inachevée. La grande fenêtre est ornée des plus

beaux vitraux coloriés du royaume. L'on trouve dans cette église des monuments au prince noir, à Henri IV, à sa femme, au cardinal Pole, et à plusieurs autres grands personnages.

C'est dans la cathédrale de Cantorbéry que l'archevêque Thomas Becket fut assassiné au pied de l'autel de Saint-Bénédict, par Guillaume de Tracey, Hugues de Moraville et autres, sur l'odre de Henri II. La querelle provenait de la rivalité entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux. Le roi fut obligé par le pape de se soumettre sans condition, de mener une armée en terre Sainte, et d'aller pieds nus, habillé en pèlerin, à la tombe de Becket pour être battu de verges par les moines. Tous ceux qui étaient présents lui donnèrent de trois à cinq coups ; il coucha une nuit sur la terre nue au pied du mausolée.

Malgré son antiquité, la ville n'avait en 1831, qu'une population de douze à quinze mille âmes. Elle doit sa grande renommée à son université, la plus riche peut-être du royaume, et la plus fréquentée par la noblesse.

Douvres n'a de remarquable que ses falaises qui ressemblent à celles sur lesquelles la citadelle de Québec est assise, et ses vieilles fortifications qui en couronnent le sommet et qui couvrent un espace de trente-cinq acres. Ce sont des ouvrages romains, saxons, français, hérissés de tours qui portent encore des noms normands.

On trouve dans la ville qui est au pied du Cap, des bains, un théâtre et une salle d'assemblée. Le grand nombre de voyageurs qui vont en France alimentent le commerce des habitants.

Le 27, je traversai sur le paquebot le *Courrier*, à Calais où je couchai. J'avais hâte de fouler cette vieille terre de France dont j'avais tant entendu parler par nos pères, et dont le souvenir se prolongeant de génération en génération, laisse après lui cet intérêt plein de tristesse qui a quelque chose de l'exil.

Je parcourus une partie des rues, dans lesquelles je me reconnaissais à chaque pas dans le style des maisons et la physionomie des habitants. La langue que j'entendais parler me rappelait aussi des compatriotes, quoiqu'à travers la similitude des grands traits, je découvrisse quelques variantes dans les détails, qui iront probablement en augmentant. Le grasseyment général me paraissait quelque peu étrange. On sait, du reste, que la prononciation populaire varie dans plusieurs parties de la France, et

que le grasseyment est regardé comme une imperfection. Un souvenir me faisait aimer les habitants de Calais. Lorsque Lebon voulut y former un tribunal révolutionnaire en 93, il ne trouva ni juges, ni délateurs pour accomplir ses meurtriers desseins, et il fut obligé de se retirer.

Cette conduite héroïque à cette époque mériterait une colonne.

Calais, qui avait une population de 10,000 âmes, et qui possède une citadelle et beaucoup de fortifications, offre de belles promenades sur ses remparts plantés d'arbres et sur sa jetée qui s'avance dans la mer et d'où l'on aperçoit Douvres et les côtes d'Angleterre. La ville à la forme d'un carré long ; les rues sont droites, larges et bordées de maisons de briques jaunes. La plus belle

de ces maisons, qui sert d'hôtel, est célèbre depuis le *Voyage sentimental* de Sterne, ce petit livre si plein d'originalité.

Le 28, je continuai ma route. Pour sortir de la ville, il fallut franchir quatre portes ou ponts-levis, et autant de fossés, protégés autrefois à l'extérieur par des marais aujourd'hui desséchés. Nous étions assis dans des diligences beaucoup plus spacieuses que celles d'Angleterre, et tirées par six et quelquefois huit chevaux, sur lesquels étaient montés un ou deux postillons armés de grosses bottes à l'écuyère et de fouets à manche court. Ces voitures sont divisées en trois parties, le coupé ou le devant, l'intérieur ou le centre, et la rotonde ou le derrière. De vingt à vingt-cinq personnes peuvent s'y placer assez à l'aise. Les malles sont jetées sur le toit. Les meilleures places sont dans le coupé

garni de glaces Lorsqu'on sort de Calais on traverse quelques lieues d'un pays triste et stérile ; à droite, c'est une plage couverte de cailloux ; à gauche, une plaine dépouillée. Plus loin, cependant, après avoir passé des ponts, des digues, des canaux, et près du cap du Blanc-Nez, une route romaine, l'on arrive à des pays quelque peu montagneux, mais dont les pentes sont fort douces, et d'où la vue s'étend au loin. Ce qui me frappait en avançant, c'était la nudité des campagnes. Pas d'arbres, pas de haies vives, comme en Angleterre, pas de clôtures, pas de maisons comme au Canada. Les champs sont divisés par des bornes de pierres et la population est réunie en bourgs ou en villages. Cette nudité me paraissait d'une grande monotonie, accoutumé que j'étais à la nature accidentée et pittoresque de Québec et de ses environs. Du reste,

un beau ciel et des routes magnifiques, qui ont deux ou trois fois la largeur de celles de l'Angleterre et du Canada, me faisaient presque pardonner cette nudité, qui n'est propre, me dit-on, qu'à cette partie de la France, le sol étant ailleurs plus accidenté et plus couvert de forêts, dont l'ombrage doit être si doux dans ce beau climat.

Avant d'arriver à Boulogne l'on traverse ou l'on aperçoit les villages de Wimille, de la Poterie, de Wissant, de Beaurepaire, de Saint-Martin, etc. C'est dans le cimetière de Wimille que se trouve le monument de Pilâtre de Rosier, qui fut précipité, en 1785, avec Romain, son compagnon de voyage, de leur ballon déjà élevé à une grande hauteur, sur la terre près de la tour de Croy, d'où ils étaient partis pour traverser la Manche. Comme à Calais, l'on aperçoit de Boulo-

gne les côtes crayeuses et blanches de l'Angleterre, qui ressemblent, disent les voyageurs, à l'écharpe de neige dont le sommet des Alpes est couvert. C'est à Wissant ou Vimereux qu'autrefois César monta sur son vaisseau pour aller faire la conquête de la Grande-Bretagne.

Nous atteignîmes Boulogne, pour ainsi dire, entre deux haies de soldats. La France était obligée d'avoir l'œil au dedans et surtout au dehors, où ses relations avec les autres puissances n'étaient pas encore bien remises. Toute la population était pour ainsi dire sous les armes. Dans les villes, dans les campagnes, les troupes régulières, la garde nationale étaient en ligne et manœuvraient, ici sur les places publiques, là dans les champs. La garde nationale a une belle tenue ; elle me parut plus imposante que la troupe de

ligne. Composée d'hommes qui ont atteint tout leur développement physique, elle a aussi un costume plus riche et plus brillant. Plusieurs régiments de ligne étaient composés de jeunes gens presqu'imberbes sur lesquels flottaient des habits bleus que la victoire n'avait pas encore usés, pour me servir de l'expression du chantre du " Vieux sergent."

Il était midi lorsque nous entrâmes dans Boulogne, jolie ville assise sur la Manche, avec un port à l'embouchure de la Liane, rivière que nous appellerions ruisseau en Canada. Cette ville bâtie en belles pierres grises, posées en assises à la manière des Romains, a une partie haute et une partie basse comme Québec ; mais la hauteur qui la sépare n'est pas comparable au cap qui sert de bordure à notre grand fleuve. Boulogne est fort

propre et ses environs sont très-agréables. La haute-ville a plusieurs belles fontaines et est habitée par les nobles et les riches. On y voit beaucoup d'Anglais qui y trouvent la vie à meilleur marché que dans leur pays, et un ciel que les brouillards ne tiennent pas voilé si longtemps.

La haute-ville est entourée d'un rampart bordé d'arbres qui sert de promenade, et d'où la vue s'étend au loin sur la mer. Les grands travaux d'utilité et d'embellissements que Napoléon y a fait faire y ont popularisé son nom. Le reflux de la mer laissait la Liane à sec et les vaisseaux du port sur la vase. Napoléon fit agrandir le port, construire deux ponts de bois, creuser deux vastes bassins et élever un fort pour protéger la rade. Boulogne changea complètement de face en peu de temps.

Avant d'arriver à la ville, nous passâmes devant la colonne commencée par l'empereur au milieu d'une plaine, pour marquer l'époque de l'établissement de l'ordre de la légion d'honneur, et peut-être pour conserver le souvenir de son projet sur l'Angleterre, projet qui n'était pas nouveau, car on assure que pendant les négociations du traité de paix de 1768, l'indolent Louis XV et le duc de Choiseul, son ministre, firent sonder les côtes d'Angleterre, pour tenter une attaque désespérée si les conditions des alliés n'étaient pas adoucies. Mais l'abandon du Canada, laissé pour ainsi dire à ses propres forces pendant six ans, avait assez fait connaître qu'il n'y avait rien à craindre de cette menace.

Nous nous remîmes en route pour traverser un pays qui présentait une

physionomie plus variée que celui que nous avions eu sous les yeux depuis le matin. Nous nous dirigeâmes vers Montreuil-sur-Mer, et nous atteignîmes Abbeville à minuit. De Boulogne à Montreuil la route passe par plusieurs villages, traverse des praieries et des bois, longe des châteaux, descend dans des vallées, monte sur des collines toujours fort douces. Montreuil, situé à trois lieues de l'océan, n'a rien de remarquable que sa citadelle et ses fortifications bâties par Vauban, et qui en font une place de second ordre. Avant d'arriver à Abbeville, on chemine près du bourg et de la forêt de Crécy, devant lesquels se livra la mémorable bataille perdue par Philippe de Valois en 1346, et un peu plus loin, devant Valéry, qui est à droite, à l'embouchure de la Somme, et où Guillaume de Normandie s'embarqua avec cent mille hommes, sur onze

cents voiles, pour aller débarquer à Hastings. Au nom de ces lieux mémorables, sous un ciel brillant d'étoiles, il me semblait voir, comme dans ces poétiques peintures du passage de la mer rouge et du festin de Balthazar, par Martyn, les masses françaises, anglaises, normandes se déployer dans la plaine et sur le rivage, et leurs armes étinceler au milieu des ombres. Cette image grandiose me poursuivit une partie de la nuit.

Abbeville est, après Amiens, la ville la plus considérable de la Picardie. Au delà l'on traverse la Somme et le canal du duc d'Angoulême. Plus loin encore on passe les bourgs ou villages d'Ayraines, Varlas, Poix, Grands-Villiers, Saint-Omer-en-Chaussée, pour arriver à Beauvais, ville renommée par la bizarrerie de ses usages et de ses cérémonies religieuses, et surtout par le courage de ses

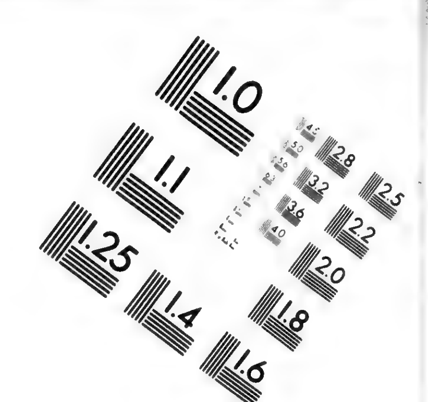
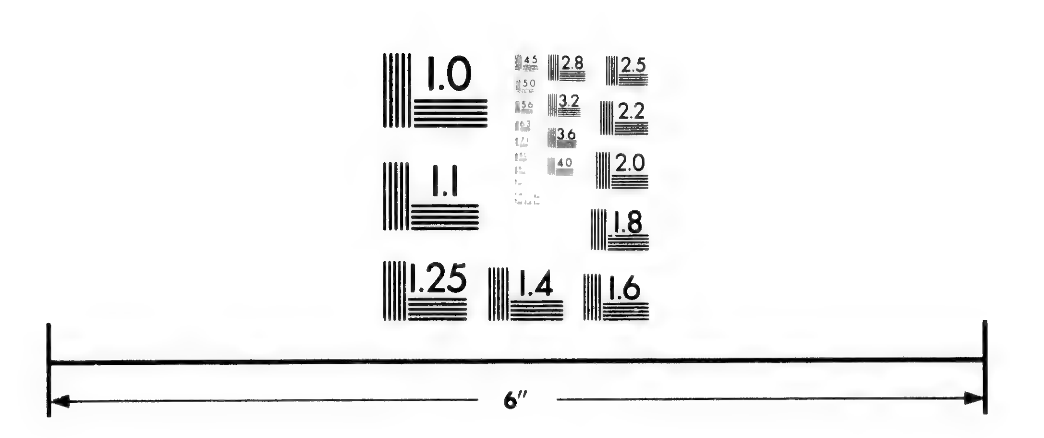


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

habitants. Assiégée en 1443 par une armée anglaise, elle fut sauvée par Jean de Lignière, qui se fit jour au milieu des ennemis jusqu'à la porte dont il fit tomber la herse après l'avoir fermée. Ceux des anglais qui avaient pénétré dans la ville furent obligés de mettre bas les armes. Assiégée de nouveau en 1472 par le duc de Bourgogne à la tête de 80,000 hommes, les femmes s'y signalèrent sous la conduite de la célèbre Jeanne Hachette, qui se mit à leur tête, et, réunies à la garnison, elles défendirent vaillamment les remparts, Hachette elle-même tuant de sa propre main un soldat qui s'avançait pour y planter un drapeau Le duc de Bourgogne fut obligé de lever le siége. Les femmes ont depuis le pas sur les hommes à la procession du 10 juillet. Beauvais a encore donné le jour à plusieurs hommes célèbres, tels que

Loysel, d'Abencourt, l'abbé Dubos, Lenglet-du-Frenoy, Restaut, Vaillant, etc.

Lorsque l'aurore commença à poindre nous aperçûmes répandus çà et là, dans les champs, des maisons, souvent à deux étages, bâties en pierre ou en charpente claire, crépies des deux côtés, et dans les prés des chevaux, des bœufs, des vaches, des moutons, qui me paraissaient bien de la même race que les nôtres à en juger par la taille. Pour les chevaux, c'était même encolure, même hauteur de jambe, même croupe, même tête.

Depuis que nous avions quitté la mer, nous avions traversé le pays le plus industrieux de la France. Calais, par exemple, fabrique des tulles, de la bonneterie, du savon ; Abbeville, des soieries, des draps, des chapeaux, des serges, des baracans, des cordages, des armes à feu,

de la coutellerie ; Boulogne, des étoffes de laine, de la faïence, outre que cette ville a, comme Montreuil, des rafineries de sucre et de sel, des tanneries, des verreries, des savonneries, et qu'elle fait la pêche du hareng et de la morue ; Beauvais a des tapisseries établies par Colbert, en 1664, des manufactures de draps, de tapis, de toiles, d'indiennes, etc.

Nous arrivâmes bientôt à Beaumont-sur-Oise, petite ville perchée sur une colline, dont la pointe la plus élevée est couronnée par des ruines pittoresques. Beaumont est environné de châteaux et de maisons de plaisance. C'est dans un de ces châteaux, appartenant à M. Doublet, que se réunirent, pendant un demi-siècle, les gens de lettres de Paris, attirés par l'esprit de sa femme, et d'où sont sortis les fameux Mémoires de Bachaumont.

Nous atteignîmes Saint-Denis un peu plus tard, et nous entrâmes dans Paris vers six heures du soir. Ayant été obligé de coucher une nuit à Douvres et une autre à Calais, j'avais perdu un temps précieux. Je ne pus atteindre la capitale qu'à la fin de la dernière journée des fêtes de juillet.

Je descendis à l'hôtel Voltaire, quai Voltaire, en face de la galerie du Louvre. La Seine seulement nous séparait. Je passai sur un balcon, d'où je pus voir le feu d'artifice qui se faisait sur le pont d'Arcole. 140 ou 150 mille hommes de troupes de ligne et de gardes nationales, dont nous avions rencontré un grand nombre en approchant de la ville, avaient été passés en revue dans la journée. La foule était immense sur les quais des deux côtés de la Seine et dans le jardin des Tuileries. C'était un vaste torrent

qui circulait en savourant les délices de son triomphe. Le spectacle que j'avais sous les yeux, avait quelque chose de féérique. A mes pieds c'étaient les quais où se pressait cette foule mouvante, et la Seine où se réfléchissaient mille flambeaux ; en face, les Tuileries et la galerie du Louvre ; à ma droite, le Louvre, le portail de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois et plusieurs ponts jusqu'au Pont Neuf ; à ma gauche le Pont Royal, le pont et la place de la Concorde, le jardin des Tuileries, les arbres des Champs Elysées, et dans le lointain l'arc-de-triomphe de l'Etoile tout rayonnant de lumières. Des lignes enflammées embrâsant l'horizon de tous côtés, éclairaient toute cette étendue, et permettaient aux monuments de dessiner leurs grandes masses sur les ombres, tandis qu'à leur pied les rayons tombés

des flambeaux, doraient la tête des promeneurs et faisaient étinceler les armes des patrouilles.

Jamais pareil spectacle n'avait encore frappé mes yeux. Le ciel était enflammé. Des fusées de toutes les formes et de toutes les couleurs s'élevaient de tous les points de Paris. Le feu d'artifice du pont d'Arcole fut vraiment magnifique. On envoya un bouquet tricolore dont la tige embrassait toute la longueur du pont sur lequel on s'était placé, et dont la tête en jaillissant en l'air tomba à droite et à gauche en s'ouvrant en éventail.

Je passai une partie de la nuit au milieu de ces enchantements. Le lendemain, je m'éveillai comme après un rêve de choses merveilleuses. En rouvrant les yeux, j'aperçus devant moi la galerie du Louvre, ma chambre étant au

second en face de ce palais, et je dus commencer à reconnaître la réalité du spectacle qui avait saisi mon imagination la veille. Je me levai pour aller admirer les jardins et les superbes édifices que j'apercevais de ma fenêtre.

Tout était calme et tranquille dans la grande ville comme du temps du roi Louis XIV. Je voyais le peuple se promener dans le jardin des Tuileries pour saluer le nouveau monarque. Je descendis pour aller me mêler avec lui et parcourir les environs. Je me dirigeai vers le Louvre, au delà duquel s'élève l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, l'un des plus anciens édifices gothiques de la capitale.

Suit l'histoire et la description du Louvre, des Tuileries, de l'Eglise de la Magdeleine, de l'Hôtel des Invalides, de Notre Dame, entremêlées de remarques sur la nouvelle constitution de la France et les principaux hommes politiques de ce temps.

IV

L'Institut et les sociétés savantes de Paris—Bibliothèques—M. Paulin Guérin—La Magdeleine ; le Jardin des Plantes......................

L'Institut occupe l'ancien collége Mazarin élevé sur l'emplacement de cette fameuse tour de Nesle que les romanciers ont popularisée de nos jours. Le centre de la façade qui donne sur la Seine, est en forme de demi-cercle rentrant. L'église est ornée d'un beau portail d'architecture corinthienne, sur lequel s'élève un fronton couronné d'un dôme qui ne manque pas de hardiesse.

L'Institut peut être mis à la tête des sociétés littéraires et scientifiques de l'Europe. Il se compose de cinq académies : l'Académie des Sciences, l'Académie Française, l'Académie des Sciences morales et politiques, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Académie des Beaux-Arts. On fait remonter son origine à Charlemagne et aux leçons de Pierre de Pise et de l'Alcuin, deux savants qui engagèrent l'illustre monarque à établir une académie dans son palais ; mais cette plante s'éteignit bientôt au milieu de la barbarie générale.

Elle renaquit à Oxford en Angleterre, à Grenade et à Cordoue en Espagne, et plus tard en Italie où elle prit vigueur et prospéra. Mais l'Institut actuel de France ne fut fondé qu'au commencement du dix-septième siècle, sous le nom d'Académie Française, par de mauvais poètes,

tels que Godeau, évêque de Grosse, Gombeau, Chapelain, etc. Ils avaient coutume de s'assembler à des jours fixes pour se communiquer leurs travaux et les discuter. Richelieu informé de ce qui se passait, se déclara le protecteur de ces littérateurs, et les organisa en société sous le nom d'Académie Française en 1635.

Colbert fonda en 1663, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et trois ans après celle des Sciences.

Ces académies disparurent dans les orages de la révolution. Le règne de la Terreur envoya Chénier et Lavoisier, deux de leurs membres les plus illustres, à l'échafaud.

La tempête passée, ces académies furent rétablies sous le nom d'Institut de France et divisées en trois classes ;

la seconde ou l'Académie des Sciences morales et politiques, fut supprimée cependant en 1803 par Napoléon, dont le pouvoir absolu redoutait les discussions qui touchaient à l'organisation des sociétés et des gouvernements. Il fit diviser ensuite les deux autres en quatre ; mais après la révolution de juillet, la classe supprimée fut rétablie sur le rapport au roi de M. Guizot, ministre de l'instruction publique.

Ce n'est qu'à mon second voyage à Paris, que je pus assister à une séance de l'une des académies, celle des Sciences. Le Dr. McLaughlin voulut bien nous y conduire M. Viger et moi. Il y avait peu de membres présents. M. Lacroix mathématicien, présidait. J'y vis M. Broussais, ce célèbre médecin, dont le système faisait encore tant de bruit ; nous lui fûmes présentés. Plusieurs

académiciens me parurent des vieillards plongés dans leurs pensées et dans leur science. J'aurais voulu avoir quelques uns que je connaissais près de moi, pour leur montrer, par ces illustrations, que le vrai génié et la vrai science ne consistent pas toujours dans l'audace et dans un fracas de paroles stériles.

Paris est la ville qui contient le plus grand nombre de sociétés savantes dont la réputation est faite depuis longtemps dans les deux mondes. Outre l'Institut, l'on compte la Société Royale des Antiquaires, la Société de Géographie, l'Athénée des Arts, la Société Philotechnique, l'Athénée Royal, la Société Géologique, la société de Statistique Universelle, la Société de Statistique de France, la Société de l'Histoire de France, la Société Asiatique, la Société de l'Histoire Naturelle, la Société Linnéenne

etc., etc. Il y a encore une foule d'autres associations qui s'occupent d'éducation, de religion, de médecine, de chirurgie, d'agriculture, d'industrie, etc.

Les établissements d'éducation sont très-nombreux à Paris. L'Académie Universelle où l'on trouve des écoles de droit et de médecine, et le Collége de France où les plus habiles professeurs font des cours sur les sciences exactes et naturelles, la médecine, le droit public, la philosophie, la littérature, l'histoire, les langues ; l'Ecole polytechnique, l'Ecole normale, le Conservatoire royal des arts et métiers, l'Ecole d'astronomie, etc., occupent le haut de l'échelle. Sept colléges et près de 900 écoles, salles d'asile, pensionnats et maisons d'instructions fréquentés par plus de 75,000 étudiants, dont près de 2,000 adultes, viennent après.

Paris possède trente et quelques bibliothèques publiques, à la tête desquelles on peut mettre celles de l'Institut, Sainte Geneviève, des Députés, du Louvre, la bibliothèque Mazarine et enfin la bibliothèque Nationale qui est la plus considérable et la plus riche de toutes. Elle est placée dans la rue Richelieu, où elle occupe un vaste édifice borné par les rues Vivienne. Colbert et des Petits Champs. Elle contient 1,400,000 volumes imprimés, dont 700,000 à peu près à la disposition du public, 100,000 manuscrits, 300,000 plans et cartes, 1,000,000 d'estampes et gravures et 400,000 médailles La fondation en remonte très-haut. Charlemagne que l'on trouve sans cesse à la tête de tout ce qui est utile et grand, voulant former une bibliothèque, ramassa quelques manuscrits, sans que son dessein eût beaucoup de succès. Saint-Louis ne réussit guère mieux, et fut

obligé de donner ses livres à divers couvents. Le roi Jean possédait dix volumes dont six sur l'histoire et les sciences, et quatre sur la religion. Charles V, plus heureux, porta à 900 volumes environ la collection, qui fut dispersée cependant dans les désastres du règne de Charles VI. Petit à petit, une nouvelle collection put se former sous les règnes suivants. Elle atteignait 7,000 volumes sont Louis XIII, et 70,000 sous son successeur. Jacques Amiot, les deux de Thou et Casaubon ont travaillé avec succès, dans leur temps, à l'augmenter. C'est en 1721 qu'elle fut placée où elle est aujourd'hui.

On me montra le fauteuil de Dagobert, ce bon roi qui assassina son oncle, fit massacrer dans une nuit dix mille familles et couper la tête à tous les Saxons plus haut que son épée. Il faut

avouer pourtant qu'il se traita lui-même assez rudement si l'on en juge par ce fauteuil d'airain, dont la possession lui est attribuée par une tradition du reste assez contestable. Napoléon voulut s'en servir en 1804, pour distribuer des croix d'honneur à ses soldats. Le fauteuil qui est fort petit, fut transporté à Boulogne, et le nouveau conquérant, assis dessus, distribua ses récompenses à ceux qui allaient vaincre une seconde fois les Saxons et les Slaves.

Après avoir parcouru la bibliothèque dans tous les sens, j'allai faire visite à l'un des fidèles partisans de Charles X et de la restauration, M. Paulin Guérin, peintre éminent de France, à qui nous devons notre excellent artiste M. Plamondon. Il me reçut très-bien, me montra son atelier dans lequel se trouvaient des toiles d'un très-grand mérite

sorties de son pinceau. Il me parla avec intérêt de son élève : mais il en avait fait un peintre trop parfait pour le Canada, car M. Plamondon a été depuis obligé d'abandonner ses chevalets pour l'Agriculture. Trop ami de la perfection, il donnait à ses œuvres un fini qui n'était pas apprécié et qui demandait trop de temps pour le prix qu'on lui en offrait. L'esprit commercial va trop loin en Amérique pour favoriser les beaux arts. De simples ébauches ont aux yeux de la multitude la valeur de morceaux achevés ; il faut seulement savoir les faire valoir. Le Canada n'avait pas encore reçu de peintres formés sous des maîtres de l'école française. Nous ignorons si M. Hamel, qui a remplacé M. Plamondon à Québec, et qui sort des écoles de Rome, sera plus heureux.

En sortant de chez M. Paulin Guérin,

je gagnai la rue Vivienne, au bout de laquelle se trouve la Bourse, un des beaux monuments de Paris. C'est un édifice à colonnes dans le style de la Magdeleine, et qui a plus de 400 pieds de longueur. Soixante-six colonnes corinthiennes en font le tour, appuyées sur un soubassement de neuf pieds de hauteur, et supportant un entablement et un attique; un perron règne à chaque bout. L'intérieur se compose d'une grande salle qui peut contenir 2,000 personnes, d'une galerie décorée de colonnes, et d'un grand nombre de bureaux. Il y avait peu de monde lorsque j'y passai.

Un autre édifice occupé par le commerce et qui mérite d'être vu, c'est la Halle aux grains, située près de la rue de Grenelle, et bâtie sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Soissons, dont il ne reste plus qu'une tour qui ressemble à

une colonne. La Halle est une vaste rotonde dont une coupole en fer forme le toit, et qui, à part cette coupole, me rappelait ces tours militaires élevées à l'entrée de la campagne pour protéger l'approche de Québec.

Le Jardin des Plantes où je me rendis ensuite, et qui couvre un espace considérable, est situé à une des extrémités de la ville, sur le bord de la Seine. C'est un des plus beaux monuments scientifiques de la France. Guy de la Brosse, médecin de Louis XIII, engagea ce prince à le fonder en 1625. Une foule de savants ont travaillé à en faire ce qu'il est aujourd'hui, entre autres Tournefort, Jussieu, Buffon, Daubenton, Fourcroy, Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, etc. Buffon, ce grand peintre de la nature, fit plus peut-être qu'aucun autre pour l'enrichissement du musée. Je parcourus les vastes galeries

de botanique, de minéralogie, de géologie, de zoologie et d'anatomie ; je visitai la bibliothèque, l'amphithéâtre destiné aux cours publics, le jardin, les serres et la ménagerie, et jamais je ne compris mieux l'infinie variété dans l'unité de la nature

Le cabinet d'anatomie comparée, créé pour ainsi dire par Cuvier, renferme des squelettes de toutes les espèces d'animaux, et embrasse les reptiles, les oiseaux et les poissons. Ce cabinet qui occupe une douzaine de salles, contient je ne sais plus combien de milliers de préparations anatomiques. Le corps de l'homme y est analysé dans toutes ses parties. Ses muscles, ses organes des sensations, de la circulation et de la secrétion, ses viscères sont là développés sous vos yeux. Le cabinet de zoologie, qui est presque aussi spacieux, contient plus de 140,000 spécimens classés avec

tant de clarté que l'on peut suivre toutes les gradations de la nature animale, depuis l'éponge jusqu'à l'homme. Plus de 50,000 échantillons forment la collection minéralogique et géologique. En parcourant les cabinets, les serres, la ménagerie et le jardin, on voit tous les genres et tous les grades depuis l'insecte microscopique jusqu'à l'animal le plus colossal vivant ou empaillé, depuis la plante la plus exiguë jusqu'à l'arbre le plus élevé. Les végétaux sont classés d'après leur nature et leur famille, de même que les animaux et les oiseaux empaillés. Les oiseaux et les animaux vivants occupent un coin du jardin.

Les cabinets d'histoire naturelle et de minéralogie sont comme on voit, extrêmement riches et dignes en tout de la haute réputation scientifique de la France. La bibliothèque qui y est

attachée embrasse toutes les parties du vaste royaume de la nature. Si l'homme peut prétendre à une étincelle du feu divin, c'est bien dans ce lieu qu'il doit aller en chercher les titres.

Après avoir visité le jardin, la bibliothèque, les cabinets remplis d'échantillons de tous les règnes de la nature, je me dirigeai vers le Labyrinthe, sentier qui conduit en serpentant au sommet d'un monticule ombragé par des sapins et un cèdre du Liban planté là en 1735 par Bernard de Jussieu. Du haut de ce monticule, couronné d'un kiosque, la vue découvre tout Paris. Tout près est le tombeau de Daubenton indiqué par quelques pierres brutes et une petite colonne tronquée. Ce qui me touche toujours en Europe, ce sont les monuments des grands hommes, ces tombeaux

élevés par la reconnaissance et l'admiration et qui manquent presque totalement dans les pays nouveaux.

Le reste de ce chapitre que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier est consacré à la description des monuments et des principales places de Paris, à une visite au cimetière du père Lachaise, et à des observations sur les salons de Paris, les théâtres, et sur l'agriculture et le commerce de la France.

V

Dans le mois d'Août l'auteur revient à Londres où M. D. B. Viger, Agent du Bas-Canada auprès du Gouvernement Anglais, le prend pour son Secrétaire.

Je comptais toujours revenir à Québec dans l'automne ; mais des événements se préparaient qui allaient me retenir en Europe beaucoup plus longtemps que je n'avais songé. Le lendemain j'allai voir M. Viger que sa mission commençait à occuper sérieusement. M. Stuart que l'assemblée législative avait accusé de malversations dans l'accomplissement de ses fonctions de procureur général,

était passé à Londres pour se défendre, et avait transmis une longue justification au ministre des colonies, lord Goderich, qui fut communiquée à M. Viger, et qui nécessitait une réplique. M. Isidore Bédard, membre de l'assemblée législative comme M. Viger, et actuellement à Londres, partait pour la France et l'Italie. Après quelques jours il fut convenu que je resterais en qualité de secrétaire auprès de l'agent diplomatique du Canada, ce que j'accueillis comme une bonne fortune, et je commençai sans perdre de temps à en remplir les fonctions.

Lorsqu'il fut décidé que je resterais à Londres, j'écrivis à mon père et à mes amis à Québec pour leur apprendre la cause inattendue qui me retenait en Angleterre. Je croyais encore mon pauvre père bien portant dans ce moment, et

une pleurésie nous l'avait enlevé un mois après mon départ du Canada. Malheureux dans toutes ses entreprises, il n'avait réussi en rien. Il emporta seulement avec lui dans la tombe la réputation d'un citoyen honnête et religieux comme l'avaient été ses pères.

Les Méditations de Lamartine et la Mort de Socrate que je lisais alors, me parurent d'un plus grand charme dans l'état où était mon esprit. J'allai à la chapelle catholique de *Lincoln's Inn Field Square*, où l'on entendait de la belle musique vocale, et où les fidèles, restes échappés aux persécutions religieuses des temps passés, me semblaient enveloppés du prestige que donne le triomphe de la justice sur le mort J'arrêtai un autre jour à une Synagogue. J'y trouvai des hommes le chapeau sur la tête priant et chantant tour à tour. Ils

étaient debout et se balançaient en s'envoyant le buste en avant et en arrière comme des gens qui s'amusent. Rien n'est plus simple que la tenue d'un temple hébreu. Il y avait plusieurs vieillards à longue barbe, mais je n'y vis aucune femme. On sait qu'elles ne sont pas admises dans la Synagogue toute imprégnée des idées de l'Orient.

Le lendemain j'entrai dans une église de quakers ; elle était pleine d'un monde qu'on distingue partout à son costume. Les quakers sont des gens industrieux et honnêtes ; quelques bizarreries n'empêchent point qu'ils ne soient partout respectés. Du reste, les sectes peu nombreuses peuvent éloigner les mauvais sujets de leurs rangs plus facilement que les catholiques, les grecs ou les calvinistes. Je ne saurais dire combien il y a de religions à Londres ; mais heureusement

que personne n'ose proclamer bien haut que les fidèles de l'une soient plus vertueux et plus purs que ceux de l'autre. En général il n'y a pas grande différence à cet égard.

Pour remplir mes nouvelles fonctions, je me rendais tous les jours chez M. Viger, qui persistait à loger au Café de Londres, où je l'avais trouvé la première fois que je l'avais visité.

Il fallut d'abord parcourir la défense de M. Stuart, qui formait un volume folio imprimé de l'épaisseur du doigt, et que M. Viger résolut de réfuter ligne à ligne, afin de ne rien laisser sans réplique. J'étais chargé de faire deux copies de cette réfutation, l'une pour le ministre des colonies et l'autre pour le Canada. Je suivais M. Viger dans sa rédaction. Au bout de quelque temps, le ministre

en demanda la traduction qui fut confiée à un jeune avocat de Londres, M. Rose, et qui fut imprimée comme le reste. Outre l'œuvre de réfutation qui devait, par ses détails, prendre nécessairement beaucoup de temps, M. Viger s'interrompait à chaque malle américaine, pour écrire à M. Papineau et quelquefois à M. Neilson et à d'autres amis,ce qui se passait dans la métropole au sujet de notre mission et de notre pays. Il adressait aussi de temps à autre des lettres ou des mémoires au ministre sur différentes questions de politique coloniale, et obtenait souvent des entrevues avec lui ou son assistant, dans lesquelles il apprenait sans doute au gouvernement bien des choses qu'il n'aurait jamais sues, mais qui étaient plus propres, je présume, à importuner sa conscience qu'à la tranquilliser, s'il voulait faire disparaître sourdement notre nationalité comme l'Acte d'Union, et

toute sa conduite avant et depuis ne le prouvent que trop. Bientôt M. Viger reçut un appui indirect dans l'arrivée de l'agent du Haut-Canada, M. McKenzie, qui se mit à attaquer, de son côté, avec une vigueur toute nouvelle, le système suranné qu'on persistait à vouloir maintenir dans les colonies.

C'est ainsi que nous fûmes occupés jusqu'à mon départ pour revenir au Canada. Nous travaillions du matin au soir sans relâche ; après la réfutation de la défense de M. Stuart dans un premier mémoire, il fallut répliquer à une seconde défense de l'accusé tout surpris de l'attention prêtée par le gouvernement aux remontrances de la province.

Dans ce travail que je faisais presque tête à tête avec lui, j'appris bientôt à connaître M. Viger, qui ne cessa point d'être pour moi plein d'égard et de poli-

tesse pendant tout le temps que je restai à Londres, c'est-à-dire jusqu'en 1833. Souvent nous sortions ensemble ; nous allions généralement vers les parcs et l'ouest de la ville. Nous dînions quelquefois en route chez un restaurateur ; d'autres fois, lorsqu'il ne sortait pas, M. Viger me retenait à dîner avec lui. Nous nous mettions à une de ces petites tables dont j'ai déjà parlé. Le Café de Londres était l'un des premiers hôtels bourgeois de la capitale. Les vins, les mets, le service y étaient excellents. Ceux qui le fréquentaient appartenaient à tous les états entre la somptueuse noblesse et la moyenne aisance, car la vie y coûtait de trois à quatre piastres par jour, surtout pour celui qui buvait des vins français. C'étaient des juges, des avocats, des rentiers, des bourgeois, des médecins, des ingénieurs et surtout des marchands................ ....

J'avais fait, depuis quelque temps, connaissance avec un jeune avocat appartenant à une société de discussion composée en grande partie de jeunes confrères. Il voulut m'y faire agréger. On y discutait des sujets politiques, des questions de droit, etc. Plusieurs membres montraient de véritables talents pour la parole. Les sujets étaient souvent traités avec habileté et dans un style toujours convenable. Il est inutile d'ajouter que l'art était recherché avec le plus grand soin. Il n'aurait pas fallu être à Londres, à ce grand foyer de toutes les œuvres d'esprit de la nationalité anglaise, pour négliger ce qui met le dernier sceau à la culture de l'intelligence. Ce sont ces premiers essais qui dévoilent les talents, les rassurent et les mettent sur la voie où ils doivent cueillir plus tard des triomphes et des lauriers.

On a cherché à établir des sociétés semblables au Canada ; mais elles n'ont pas eu beaucoup de succès jusqu'à présent. La réputation et la fortune s'y acquièrent à bon marché pour qu'on se livre constamment à de pareils travaux. Ce qui peut expliquer pourquoi l'on trouve si peu de valeur réelle dans les discours de la plupart de nos notabilités politiques lorsque le moment de l'excitation est passé. Nous ne parlons pas de littérature parce qu'à proprement parler il n'y en a pas encore sur les rives du Saint-Laurent, où la ruine et l'oubli ne tardent pas d'accueillir ceux qui osent s'y livrer.

J'assistais quelques fois aux cours de justice. J'entrai un jour, par hasard, à celle de chancellerie, où je trouvai lord Brougham sur le tribunal. Je pus le voir tout à mon aise, étant peu éloigné

de lui. Ce grand orateur, cet homme d'une si grande science, était excessivement laid. Il avait un nez retroussé qui s'avançait en pointe, et de petits yeux enfoncés et perçant se serrant à la racine de ce nez qui a tant amusé les caricaturistes. Sa perruque officielle de laine grise à trois boudins, mise de travers sur sa tête, n'était pas faite pour cacher ces défauts. Mais l'ensemble de sa figure était vive d'intelligence et de lumière ; sa voix était pénétrante, et son geste facile et expressif. Il me parut sur son siége plein d'égards pour le barreau, et il mettait en parlant aux avocats dans le moment cette bonhomie qui rappelait l'ancienne amitié du confrère et la haute considération pour leur science. Cela me frappait d'autant plus que je n'étais pas accoutumé à voir toujours au Canada cette politesse familière et affectueuse régner entre les juges et le barreau. Je

me rappelais le ton de morgue que prenaient trop souvent, disait-on, nos juges envers ceux qui les approchaient, bien que faute de lumières sur certaines choses, quelques uns de ces juges écrivissent même leur langue assez imparfaitement. Je voyais là que la véritable science, dans une haute civilisation, rapproche les hommes et les rangs. Je voyais devant moi l'un des plus savants hommes de l'Angleterre, revêtu de la plus haute charge judiciaire du royaume, discuter savamment avec les avocats, comme avec des collègues ou des amis, les points qui les occupaient.

Il ne faut pas que j'oublie de parler ici d'un homme à qui le Canada doit de la reconnaissance. M. Hume vient de descendre dans la tombe entouré de la considération générale. J'ai entendu plusieurs fois cet homme d'état dans la

chambre des communes et dans les assemblées publiques de la ville. Il s'est montré en tout temps l'ami et le défenseur désintéressé du Canada, et surtout de ses habitants français. M. Viger le vit plusieurs fois, et toujours il eut lieu d'être satisfait de ses bonnes intentions pour nous. C'est donc avec regret que j'ai vu dernièrement la résolution de nos représentants de s'abstenir de toute expression de sympathie pour l'épouse de l'ancien défenseur de nos droits les plus chers. L'avenir de notre race n'est pas encore assez assuré pour manquer sitôt de reconnaissance. La gratitude n'a jamais fait de mal à personne.

M. Hume était un homme plus gros que grand, parlant toujours sensément, et versé surtout dans les questions d'économie. Sa grande fortune lui

permettait d'employer plusieurs secrétaires pour recueillir les renseignements dont il pouvait avoir besoin dans toutes les questions qui s'agitaient dans le parlement, de sorte qu'il n'était jamais pris au dépourvu. Les services de M. Hume ne seront pas méconnus par l'histoire.

Je connus M. Roebuck et M. McGregor chez M. Viger.

M. Roebuck était un petit homme fort actif, plein de talents, qui faisait son chemin en dépit presque de la fortune. Il avait reçu une partie de son éducation au Canada, où sa mère devenue veuve et qui s'était remariée avec un fonctionnaire public, avait passé avec son mari. M. Roebuck qui avait pris la profession d'avocat, s'établit à Londres. Il se mit à écrire dans les journaux et dans

les revues. Son talent d'écrivain attira l'attention des libéraux sur lui. Il était aussi bon orateur qu'écrivain. Il fit sensation dans les assemblées publiques et fut reconnu pour un homme infatigable qui serait d'un grand service à son parti. On le fit élire à Bath qu'il représente encore, je crois, dans le parlement. Il va sans dire qu'il était l'ami des libéraux du Canada et de la chambre d'assemblée. Il fut prié de plaider leur cause en parlement chaque fois que l'occasion s'en présenterait ; et il s'acquittait de sa mission avec autant de zèle que d'habileté.

La première fois que je le vis, il entra à pas précipités chez M. Viger, avec un tas de papiers sous le bras. Il s'assit un instant, resta debout plus longtemps, et l'expression de sa figure faisait connaître sa pensée avant l'expression des paroles.

Je le vis ensuite plusieurs fois, toujours chargé de papiers et toujours doué de cette rapidité d'esprit et de cette abondance d'idées qui le distinguent. M. Roebuck est devenu l'un des principaux orateurs sur le grand théâtre parlementaire, jouant aujourd'hui un grand rôle dans la question d'Orient. J'étais fier que cette jeune plante se fût développée au soleil du Canada.

M. McGregor était un homme fort instruit et doué aussi de grands talents. Il s'occupait surtout de commerce et d'économie politique. Son ouvrage sur les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, le meilleur qui eût paru dans ces derniers temps, et dans lequel il parle avec bienveillance des Canadiens, attira l'attention de l'Angleterre et surtout du gouvernement sur lui ; car on ne peut trop le dire à la gloire de la France et de

l'Angleterre, les vrais talents ont une grande influence sur l'opinion publique de ces deux pays, et par contre coup sur le pouvoir lui-même. M. McGregor fut bien accueilli des hommes d'état ; plus tard il devint membre de la chambre des communes, et aujourd'hui il occupe un poste important dans le Bureau du commerce, qui forme, comme on sait, partie du gouvernement.

M. McGregor se maria pendant que j'étais à Londres, et quelque temps après je fus invité avec M. Viger à aller passer la soirée chez lui. Nous fûmes accueillis avec cette politesse exquise et simple qui adoucit tant les rapports de la vie. Nous y trouvâmes quelques dames et quelques messieurs. Madame McGregor fut d'une amabilité parfaite. M. McGregor, en sa qualité d'homme de lettres et d'économiste distingué, laissait de temps à autre

briller à la surface de sa conversation les idées qui l'occupait dans son cabinet. Madame McGregor mêla la musique à nos causeries : elle joua du piano et chanta plusieurs jolies mélodies écossaises, qui donnèrent un nouvel élan à la conversation. On parla du caractère national des peuples et de l'enjouement naturel de la race celtique, à laquelle appartenait M. McGregor qui venait des montagnes d'Ecosse.

Cette gaîté cependant, en Ecosse comme en Irlande, se voile aujourd'hui de plus en plus. On s'aperçoit que la conquête et le mélange des races ont passé par là.

Plus tard, je fus invité à une soirée où je rencontrai madame Gore, l'auteur de plusieurs ouvrages estimés en Angleterre. C'était une dame de très-belles

manières, et qui n'avait pas du tout la froideur que l'on reproche souvent aux beaux esprits. Son léger embonpoint relevé par un coloris brillant, donnait un air élevé à sa figure, que voilaient aussitôt son esprit et ses grâces. Elle fut charmante toute la soirée sans laisser paraître le moindre petit plis de *bas bleu*, comme on désigne souvent à Londres, les dames qui ont la faiblesse d'imiter les hommes en faisant imprimer leurs pensées ou les gracieuses distractions de leur imagination.

Je connaissais encore depuis quelque temps un ancien officier à demie-paie, qui vivait à Londres en vieux garçon. Le colonel Home, c'était son nom, avait fait toutes les campagnes d'Espagne. A la paix, il avait vécu quelques années en France, où il avait connu la famille de M. Derivas, le commensal que j'ai déjà

nommé plus haut. Il nous avait fait visite une fois ou deux, lorsqu'il nous invita à aller prendre le thé chez lui un bon soir. Nous acceptâmes sa politesse avec plaisir, car malgré la différence d'âge, sa conversation avait beaucoup d'attrait pour moi ; et à l'heure fixée nous sonnions à sa porte dans le voisinage de St. James Square. Il nous reçut avec cette familiarité pleine d'égards que M. Derivas avait coutume de lui témoigner à lui-même lorsqu'il était à Nantes. Nous parlâmes de la France, de l'Angleterre, de Napoléon, du duc de Wellington, de leurs campagnes ; nous fîmes raconter au colonel quelques uns des épisodes de sa vie militaire ; nous causâmes ensuite du Canada et de l'Ecosse, sa patrie, et puis nous nous retirâmes vers minuit fort contents de notre soirée. Quelque temps après nous l'invitâmes à notre tour. Le colonel

était un bel homme, qui touchait à peine à la vieillesse. Il parlait assez bien le français, et avait perdu sur le continent cet air exclusif et local qui déplaît tant aux étrangers en Angleterre.

Quelque temps après mon retour au Canada, M. Derivas m'écrivait : "Le colonel Home s'informe toujours de vous, et m'a chargé maintes et maintes fois de le rappeler à votre souvenir." J'aime à revenir sur les réminiscences d'un temps déjà loin de moi et qui sont toujours agréables à mon cœur.

Je trouvais la société la plus délicieuse dans les hommes de lettres ou les hommes qui, comme le colonel Home, avaient vu beaucoup de choses, et j'étais heureux de les entendre et d'être témoins des égards dont ils me paraissaient entourés. Cette espèce de culte venant

de toutes les classes, surtout des classes les plus élevées, semblait élever à son tour le domaine de l'esprit, et marquer la place qu'occupent les hautes intelligences chez une grande nation.

Je voyais dans ces réunions littéraires et scientifiques les hommes des rangs les plus divers se réunir comme des frères pour discuter les secrets de la nature, ou apprécier les œuvres du génie. Une noble ambition étouffait les atteintes de la jalousie, que l'opinion publique, du reste, savait bientôt désarmer par sa toute puissance, lorsque cette justice se manifestait avec trop peu de réserve. Il me semblait que chaque nation en Europe, craignant d'être dépassée par une autre dans les armes, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, n'avait pas assez de paroles d'encouragement

pour ceux qui marchaient les premiers dans toutes ces carrières de la gloire et du génie.

Les agréables réunions dont je viens de parler m'amènent naturellement à dire quelque chose des mœurs sociales de l'Angleterre.

Si la société politique est bruyante et tumultueuse dans cette libre Albion, si l'aristocratie est fière et somptueuse à la ville, la société domestique est en revanche fort paisible dans la classe moyenne.

Mes loisirs étaient alors remplis par les affaires de la Pologne, dont la situation avait quelqu'analogie avec la nôtre. La Pologne luttait pour sa nationalité comme nous ; mais les circonstances

étaient aussi différentes dans les deux pays que l'organisation de la société l'est dans les deux hémisphères.

J'étais lié d'amitié depuis quelque temps avec le Dr. Schirma, naguère professeur de philosophie morale à l'université de Varsovie, et ancien élève de l'université d'Edimbourg. Ayant pris part à la dernière révolution de Pologne, il avait été obligé de s'expatrier à la suite des succès des Russes, et vivait à Londres où il avait plusieurs connaissances parmi les hommes de lettres. Il m'initia aux affaires de son pays et à la politique de Russie.

....

Quoiqu'il en soit, les Anglais qui s'intéressaient au sort de la Pologne, formèrent une association qui prit le nom de " Société Littéraire des Amis de

la Pologne," et qui élut pour son président l'auteur des "*Pleasures of Hope,*" Thomas Campbell, et pour vice-présidents le comte de Camperdown, lord Panmure, et MM. Beaumont et Wyse, deux membres de la chambre des communes. Cette association qui s'étendit ensuite à plusieurs villes d'Angleterre et d'Ecosse, comme Hull, Bristol, Birmingham, Manchester, etc., adressa des pétitions au parlement pour appeler son attention sur les affaires de la Pologne, publia divers mémoires pour faire connaître à l'Angleterre la situation des choses à Varsovie. Les débats se renouvelèrent plusieurs fois dans les deux chambres, et surtout aux communes où lord Palmerston et lord John Russell repoussèrent, au nom du gouvernement, toute intervention, persuadés probablement que l'Angleterre seule était incapable de faire exécuter sa volonté sur les bords de la Vistule.

Dans l'intervalle j'avais été agrégé à l'association, et le secrétaire honoraire, M. Adolphus Bach, m'écrivait la lettre suivante :

" SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DES AMIS DE LA POLOGNE ;

" Sussex Chambers, Duke street St. James,

" 16 août, 1832.

" Monsieur,

" J'ai l'honneur de vous informer qu'à une assemblée tenue le 15 de ce mois, vous avez été élu membre de cette société sur la proposition de Thomas Campbell, écuyer, secondé par Hunter Gordon, écuyer.

" Je prends la liberté de vous transmettre ci-joint, les règlements de l'association, et j'ai l'honneur d'être, etc."

Plusieurs dames de distinction en

faisaient partie. La société tenait ses séances ordinaires chez Campbell lui-même. Il occupait alors des appartements dans la maison connue sous le nom porté à la tête de la lettre que je viens de transcrire. C'était un reste d'un ancien édifice occupé autrefois par Cromwell. Campbell me dit un jour que dans la salle même où nous nous trouvions, le prétendant avait souvent reçu des ambassadeurs.

C'est là que j'eus occasion de voir jusqu'à quel degré le vrai talent est respecté en Europe. Il y avait une réunion d'une quarantaine de personnes. C'étaient le prince Czartoriski, le général Pac, le célèbre poète Ursin Niemcewicz, exilés, des membres de la chambre des lords et de la chambre des communes, des hommes de lettres. O'Connell est

annoncé. Lorsqu'il fut introduit, tout le monde se leva spontanément pour rendre hommage au grand orateur, hommage qu'on ne rendit qu'à lui seul. Je ne l'avais entendu parler qu'une fois ou deux. Je pus l'examiner à mon aise, n'étant qu'à quelques pieds de lui en face. Il était de grande taille et gros en proportion. Il avait le figure ronde, le nez petit et le regard pénétrant. Il portait un frac bleu boutonné jusqu'au menton, et une cravate noire dont il roulait les bouts fort courts souvent dans ses doigts. Il dut parler. Il se leva. Le geste, le ton de sa voix, le langage tout annonçait le puissant orateur. Il affectait la prononciation irlandaise. Son discours fut applaudi. L'occasion n'exigeait pas un grand déploiement d'éloquence, mais lorsqu'il parla des malheurs de l'oppression, sa voix prit ce timbre presque

tremblant, ses yeux prirent cette expression de douleur et de vengeance que je n'oublierai jamais.

Le prince Czartoriski avait déjà atteint la cinquantaine en apparence. Il était d'assez haute taille, et sa figure, plus longue que large, annonçait l'homme qui a pris son parti sur les revers de la fortune. Il n'en était pas de même du général Pac, comte polonais et ancien colonel dans les armées de Napoléon ; c'était un homme de taille moyenne, qui portait sur sa figure à la fois la résolution du soldat et la tristesse de l'exilé. Son magnifique palais de Varsovie et tous ses biens, qui étaient considérables, avaient été confisqués, comme ceux du prince Czartoriski et de tous les autres patriotes, Niemcewicz, génie d'un ordre supérieur, semblait moins abattu que ses compatriotes, et en même temps plus

avancé qu'eux dans l'intimité de leurs hôtes ; mais cela était dû probablement à sa réputation littéraire. Le prince Czartoriski était l'ami intime du comte Grey.

Ces célèbres exilés, placés à part dans l'assemblée, ne prirent point la parole.

Les Polonais voulurent faire célébrer, le 7 septembre, anniversaire de la prise de Varsovie, une messe pour le repos de leurs frères tombés sous le fer des Russes dans cette fatale journée. Après la messe plusieurs membres de la société et plusieurs Polonais déjeunèrent chez Campbell. Le Dr. Schirma adressa à la réunion quelques mots en anglais, qu'il termina en citant ces beaux vers de Campbell lui-même :

" Come—should the heavenly shock my life destroy,
And shut its flood gates with excess of enjoy ;—
Come but the day when Poland's fight is won,
And on my grave-stone shine the morrow's sun......"

Ensuite il fit un discours en polonais à ses compatriotes : " Ces fragments maintenant exilés, dit-il, d'une grande nation, distinguée par son amour de la patrie et par ses malheurs." Je dus contribuer à la célébration de ce premier anniversaire funèbre par quelques vers que je lus, et qui commençaient ainsi :

" On nous disait : Son règne recommence,
La Liberté partout renverse les tyrans ;
Comme l'éclair on voit briller sa lance
Qui dans leurs chars poursuit les monarques errans.
Le guerrier de Warsaw sur son coursier fidèle,
Pour la patrie a ressaisi son dard :
Et déjà le clairon résonne en la tourelle
Où sommeillaient les Satrapes du Czar."

Il y avait déjà quelque temps que M. Bédard était de retour à Londres.

M. Bédard était le fils de ce patriote inébranlable des temps de Craig, dont

j'ai retracé l'énergie et la prudence dans un autre ouvrage. Il avait vingt et quelques années. C'était un homme d'une taille élevée, d'une figure mâle et expressive, doué de grands talents naturels, mais d'un caractère nonchalant qu'il tenait un peu de son père. Son nom et son esprit l'avaient fait choisir pour représenter le comté de Saguenay, je crois, à l'assemblée législative.

Lorsqu'il vit M. Viger partir pour l'Europe il lui prit fantaisie d'en faire autant. Il alla s'embarquer dans un port des Etats-Unis. On crut au Canada, qu'il allait prendre part aux travaux de la mission de l'envoyé canadien ; mais il n'en était rien. Débarqué à Liverpool, il voyagea en Angleterre, s'arrêta quelques jours à Londres où je le vis un instant, et partit pour la France et

l'Italie, qu'il parcourut à loisir jusqu'à l'année suivante (1832.)

Je connaissais à peine M. Bédard ; mais la connaissance fut bientôt faite, et quelques jours après son retour en Angleterre, il vint loger avec moi. C'était un esprit gai, qui sous une surface mathématique et raisonneuse, cachait beaucoup d'imagination et des passions ardentes. Sa société ne m'en était que plus agréable. Mais je crus m'apercevoir que ses courses sur le continent avaient allumé en lui une passion funeste, celle du jeu. Sans avouer sa faiblesse, il me parlait de la *Roulette*, comme d'une invention qui pouvait faire la fortune d'un habile calculateur. Je le badinai sur ses illusions, sans pouvoir les détruire. Néanmoins il fut fort tranquille tout le temps

qu'il resta à Londres ; mais l'ennui le rappela bientôt en France, où une maladie mortelle s'empara de lui et le conduisit au tombeau l'année suivante, comme on le verra ailleurs. Je lui avais conseillé vainement de retourner en Canada ; une fatalité semblait l'attacher à cette vieille terre d'Europe, où il devait laisser son nom et ses cendres. Je me séparai de lui avec regret et le triste pressentiment d'une fin qui ne se réalisa que trop tôt.

M. McKenzie, député par une partie de la population du Haut-Canada, venait se plaindre à la Métropole des imperfections du gouvernement de cette province. Le système administratif des colonies était comme le vaisseau qui fait eau de toute part. Tout le monde jetait les hauts cris. De partout l'Angleterre recevait des plaintes amères contre ses agents et

contre l'organisation qu'elle persistait à maintenir dans ses possessions d'outre-mer.

M. McKenzie était membre de la législature alors comme aujourd'hui, et rédacteur d'un journal fort incommode pour le pouvoir. C'est un homme actif et persévérant, se délectant dans le conflit des partis jusqu'à Navy-Island, et ne s'épargnant lui-même en rien pour faire triompher ses idées. Il ramasse tout ce qui peut faire mal à ses adversaires, sans rien oublier. Il tient un livre ouvert où tout ce qu'ils ont dit et fait depuis qu'ils sont sur la scène, est scrupuleusement enregistré sous forme de discours, d'extraits de gazette, de documents parlementaires, et Dieu sait quelle uniformité règne dans la vie politique et parlementaire d'une foule d'hommes publics. M. McKenzie est très-expert dans l'usage

des armes que ces contrations lui donnent sans cesse ; mais sa vie publique à lui-même jusqu'à ce moment, semble prouver qu'il est plus fait pour l'attaque que pour la défense, et que le sang celtique bouillonne avec trop de force dans ses veines, pour lui permettre de remplir un rôle plus méditatif et plus tranquille. Malgré les reproches qu'on peut lui adresser sur son imprudente ardeur et l'exagération de ses idées, il faut reconnaître toutefois sa consistance et son indépendance ; car il est difficile de croire qu'il n'aurait pas pu, comme tant d'autres, retirer de sa popularité et du système responsable, ces avantages personnels qui ont tant contribué à faire accueillir partout l'Union des Deux Canadas.

M. McKenzie s'était mis de son côté à démontrer aux ministres les funestes

écarts du gouvernement colonial, sans pouvoir réussir, plus que M. Viger, à faire sortir en apparence la Métropole de la route où elle se fourvoyait de plus en plus.

Tels étaient les hommes et les choses qui occupaient une partie de mon attention et de mon temps à Londres.

En septembre de la même année, M. Garneau fait un nouveau voyage à Paris, en compagnie de M. Viger ; nos voyageurs passent par Portsmouth, le Havre ; ils s'arrêtent en passant à Rouen, dont M. Garneau nous donne une intéressante description, puis il continue :

Dans ce second voyage à Paris, je revis la plupart des lieux et des monuments que j'avais visités dans mon premier, et j'étendis mes courses dans les environs de la ville. Ainsi j'allai à Saint-Denis, à Montmorency, à Vincennes, à

Saint-Maur, à Charenton, tous lieux illustrés par les romanciers et par les poètes.

Je fus assez heureux cette fois pour rencontrer M. Berthelot, avec qui je fis une partie de mes courses. M. Berthelot était un ancien avocat de Québec, en possession d'une belle fortune, et qui avait abandonné depuis longtemps la pratique pour mener une vie plus chrétienne. Des parents et des intérêts de famille l'avaient appelé une fois ou deux en France. Je ne pouvais avoir de meilleur cicerone.

Nos relations amicales formées à Paris ont duré jusqu'à la fin de ses jours. M. Berthelot est mort pour ainsi dire dans mes bras. C'était un homme instruit et ennemi de cet esprit d'intrigue et de comédie qui sert tant aujourd'hui aux

adorateurs de la fortune. Il était revenu de beaucoup d'erreurs courantes dans son bas âge, de ces erreurs que l'esprit inépuisable de Voltaire avait fait agréer partout au milieu du rire inextinguible dont il avait accablé l'hypocrisie et la corruption de son temps. Il s'ennuyait de sa vie de célibataire, et regrettait souvent la société d'une épouse bien aimée qui aurait embelli la solitude de sa vieillesse.

Je passai une partie de mon séjour à Paris avec lui lorsque je n'étais pas avec M. Viger et M. McGregor. Je n'avais pas oublié non plus M. Mermet et sa dame, qui avaient eu tant de bonté pour moi l'année précédente, et qui la renouvelèrent cette année avec le même empressement. Je revis aussi M. Lebrun qui persistait toujours à voir en moi un compatriote de sa chère Normandie.

quoique dans le fait Ls. Garnault passé en Canada vers 1662, vînt d'une paroisse " située à deux lieues ou environ de Mirebeau en l'évêché de Poitiers," et que son épouse fut de la Rochelle ; mais je n'avais pas d'objection à passer pour normand puisqu'il est bon de l'être quelquefois.

M. Garneau visite de nouveau Paris, en compagnie de MM. Viger et Berthelot ; puis il revint à Londres.

De retour en Angleterre, je commençai à penser au Canada. J'avais perdu mon père depuis mon départ, et la santé de ma mère était fort chancelante ; elle me demandait de revenir au printemps, et je voulais la voir encore vivante. Je pris mes mesures pour me rendre à ses vœux. La grande affaire qui retenait M. Viger à Londres, tirait à sa fin. Le gouvernement après une longue investigation allait destituer M. Stuart de ses

fonctions. M. Morin, l'un des membres de notre chambre d'assemblée, arrivait, il est vrai, avec de nouvelles représentations sur d'autres questions de politique coloniale ; mais comme la solution pouvait s'en faire attendre longtemps, puisque celle de l'affaire de M. Stuart avait mis deux ans à venir, je résolus de retourner à Québec au printemps.

Au commencement de l'hiver nous vînes arriver plusieurs de nos compatriotes. C'étaient pour la plupart des marchands passés en Europe pour leurs affaires, comme MM. Masson, W. H. Anderson, Larocque, J. F. Parent, Rodier, DeLagrave, Bernard ; c'était le rédacteur de la *Gazette de Québec*, M, Samuel Neilson. Il suffisait que M. Viger fût au Café de Londres pour les engager à venir y planter leurs tentes. Nous nous trouvâmes là, pendant quelque temps, huit

à dix Canadiens à la fois, outre le représentant du Haut-Canada, M. McKenzie. En nous comptant nous croyions compter les progrès que faisait notre pays. Nous étions fiers d'être en aussi grand nombre dans un seul hôtel anglais, et nous partions de là pour faire des calculs sur l'avenir que la fortune réserve au Canada et que nous basions sur sa vaste étendue et sur ses grandes formes naturelles. On a beau dire, les grandes images agrandissent l'esprit de l'homme, et en agrandissant son esprit elles agrandissent sa destinée.

M. DeLagrave partait pour Paris, d'où il commençait à nous arriver des nouvelles fort tristes de M. Bédard. Plus tard, le 11 mars, M. Berthelot m'écrivait : " M. Bédard est toujours à Paris, et se propose de s'embarquer pour le Canada au commencement du mois prochain.

Sa santé a été faible, et j'ai été du nombre de ceux qui lui ont conseillé de ne pas se hasarder sur la mer dans une saison aussi orageuse que celle-ci. " Le 24, M. DeLagrave m'apportait une lettre qui contenait ces mots :

" Il ne me reste que le temps de vous dire que ce pauvre Isidore Bédard avec qui j'ai dîné il y a aujourd'hui quinze jours, est tombé le soir même très-malade d'un renouvellement de son crachement de sang. Il a été dangereusement malade depuis ce temps ; mais il est mieux, et les médecins m'assurent qu'il sera capable de s'embarquer au commencement de juin prochain pour le Canada."

C'était une illusion. Il eut, il est vrai, vers le commencement du mois d'avril quelque mieux, et on espérait qu'il

pourrait bientôt supporter la voiture pour se rendre dans une maison de santé ; mais cela ne dura guère. Il languit quelque temps encore, et finit par succomber à une maladie de poitrine sans avoir la consolation de revoir sa patrie.

M. Bédard, dont la vie était tranchée si soudainement, avait le plus bel avenir devant lui. Comme je l'ai dit, la réputation du père était pour le fils une recommandation toute spéciale auprès de ses compatriotes. Des talents, ajoutés à cela, pouvaient le mener loin, s'il montrait le caractère et la consistance qui conviennent à un homme appelé à jouer un rôle dans la politique de son pays. Il joignait à ces avantages une élocution facile et une voix mâle et agréable qui le faisaient déjà rechercher dans les assemblées publiques.

Tout cela s'enfouit pour jamais dans la tombe sur une terre étrangère. Les délices et les tentations de l'Europe avaient ouvert sous les pas du jeune Canadien un abîme qu'il n'avait pu éviter, et dans lequel il s'était précipité avec toute l'ardeur d'un tempérament fougueux qui s'abandonne à ses passions.

Le voyage qui devait former le plus bel épisode de sa vie, était ainsi devenu la cause de sa perte.

La nouvelle de la mort prochaine de cet ami me parvint pendant que je faisais mes préparatifs pour aller m'embarquer à Liverpool, et me raffermit encore dans mon dessein en me rappelant plus vivement la situation précaire de ma pauvre mère, qui ne devait pas survivre bien longtemps à mon retour. J'avais introduit M. Derivas à M. Viger, qui le prit

pour me remplacer dans son secrétariat, et le 29 avril 1833, je partais de Londres au grand galop pour arriver le soir même à Birmingham, après avoir traversé un pays supérieurement cultivé, parsemé de bourgs et de villages avec ça et là deux ou trois villes qui, par contraste, m'avaient paru fort sales, Coventry surtout, bâtie sur le penchant d'une petite colline.

Afin de s'embarquer pour le Canada, M. Garneau parcourt Birmingham, Manchester, et surtout Liverpool dont il nous parle longuement.

Le moment de mettre à la voile arrivait. Je fis porter mes malles à bord, et je choisis la cabine où j'allais encore tant de fois m'endormir au gémissement sourd des vagues glissant sur la carène du vaisseau à quelques pouces seulement de mon oreille. Nous sortîmes du port de Liverpool, le 10 mai,

comptant sur une traversée rapide et un ciel favorable ; mais rien n'est plus incertain que les vents. Il y avait à peine trois ou quatre jours que nous étions en route, lorsque nous commençames à éprouver des bourrasques qui nous firent regarder à notre pont et à notre mâture, comme un soldat regarde à ses pieds et à ses armes lorsqu'il va entendre sonner la charge. Des vents de tempête plus constants et presque toujours contraires, succèdant à ces premiers caprices, soulevèrent enfin complètement les flots. Toutes les voiles hautes avaient déjà été serrées et tous les ris pris dans les voiles basses. Nous étions lancés sur la cime des vagues, puis précipités dans les gorges profondes qui les séparaient. Notre vaisseau battu par la mer qui jaillissait jusqu'au haut de nos voiles et roulait ensuite sur le pont, semblait une frêle nacelle sur cet

océan tumultueux. La tempête dura deux ou trois jours avec fureur, au bout desquels elle s'apaisa graduellement. Mais le calme qui la suivit ne dura guère. Des coups de vent qui obligeaient nos matelots de monter dans les mâts à tout instant, nous retinrent, je ne sais combien de jours, vers le milieu de l'Atlantique à courir des bordées tantôt à droite, tantôt à gauche. L'ennui me prenait au milieu de cette orageuse immobilité. L'image du Canada m'apparaissait comme ces mirages trompeurs qui flattent les regards du voyageur au milieu du désert. Je voyais la fortune, l'avenir, le bonheur au delà des mers, dans cette sauvage contrée où l'espérance avait autrefois conduit mes ancêtres ; vain songe que les événements se sont plu ensuite à démentir en détail.

Cependant pour surcroit de désagré-

ment le froid vint s'ajouter aux bourrasques ; l'océan se couvrait de ces immenses bancs de glace qui descendent des hautes régions du nord. Nous fûmes plus de dix autres longues journées au milieu de ces géants hyperboréens, tantôt en calme, tantôt en forte brise qui faisait écumer la mer. Les glaces qui hérissaient l'Océan, semblaient tantôt une côte à fleur d'eau, tantôt une haute montagne ; elles paraissaient ici comme des pointes de rocher, là comme des murailles à créneaux. Quelque fois une glace isolée s'élevait dans les airs comme une tour. Ces formes diverses et gigantesques étaient très-curieuses à voir, surtout lorsque le soleil les dorait de ses rayons. Il y avait de ces masses qui devaient avoir plus de trois cents pieds d'épaisseur, puisque la partie qu'on voyait au-dessus de l'eau avait plus de cent pieds de hauteur. A l'aide de la

longue-vue, et quelque fois à l'œil nu, lorsque nous étions assez près, nous voyions l'eau se précipiter de la cime de ces masses immobiles, qui ressemblaient à d'immenses rochers de quartz, et former des cascades en tombant dans la mer.

Enfin nous atteignîmes les bancs de Terreneuve, et quelques jours après nous traversions le Golfe et nous entrions dans le fleuve Saint-Laurent. Il y avait plus de quarante jours que nous avions quitté l'Angleterre. Le vent cependant nous était toujours contraire, et nous ne pûmes jeter l'ancre devant Québec que le 30 juin, ou cinquante jours après notre départ de Liverpool. Mais rien ne s'oublie si vite que les désagréments de la mer.

Au reste, c'est avec un plaisir mêlé

de tristesse que je suis revenu sur des jours déjà loin de moi, et qui apportaient tant de jouissances à mon esprit avide de nouveautés, lorsque je touchais de mes mains les anciens monuments de la vieille Europe, ces monuments qui marquent sur son sol les progrès de cette haute civilisation à laquelle l'Amérique doit tout ce qu'elle est, et qui a fait d'un vaste continent couvert de forêts et d'animaux sauvages, dans trois siècles à peine, l'une des plus belles et des plus riches contrées de l'univers.

....

FIN

TABLE DES MATIERES